

**Apôtres de la Mission
Racines**

Rencontre "Jeune Génération" :

- ◆ **L'Esprit Saint
dans notre histoire**
 - ◆ **Aller jusqu'au bout
de la rencontre
et du dialogue**
-

La Mission de France à l'étranger :

- ◆ **Echos de Tanzanie**
 - ◆ **Le peuple égyptien
nous interpelle**
-

Traversées

Les pauvres de l'Eglise de Lyon

MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

Sommaire

Apôtres de la Mission	
Stan Rougier	p. 1
Racines	
Textes recueillis par Bernard Morellet	p. 4
L'Esprit Saint dans notre histoire	
Jean Biehler	p. 10
Aller jusqu'au bout de la rencontre et du dialogue	
Christophe Roucou	p. 22
La Mission de France à l'étranger	
Bernard Boudouresques	p. 30
Echos de Tanzanie	
Hervé Bienfait	p. 31
Le peuple égyptien nous interpelle l'équipe d'Egypte	p. 45
Traversées	
bibliographie	p. 63
Les pauvres de l'Eglise de Lyon, un défi majeur	
collectif	p. 69

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Eglise, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Eglise à Eglise en sorte que l'Evangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Evangile du Salut.

Apôtres de la Mission de France

Le dimanche 30 août 1992, la messe célébrée dans le cadre des émissions « le Jour du Seigneur », fut retransmise par la télévision à partir de l'abbatiale de PONTIGNY qui est en quelque sorte la cathédrale de l'Evêque de la Mission de France.

Nous publions ci-dessous l'homélie que Stan Rougier donna à cette occasion. Le portrait ici brossé par Stan n'est pas seulement celui des prêtres de la Mission de France, il concerne également tous les Prêtres Ouvriers depuis leur création et tous les hommes et femmes laïcs qui se sont efforcés de donner leur vie au service de l'Évangile.

D'autre part, le lecteur le moins averti mesurera toute la distance qu'il y a entre le portrait ainsi dressé par Stan et la réalité de nos existences et de notre témoignage. Aussi, en remerciant Stan, proposons-nous ce texte comme une parole posée en avant de nous comme un appel ou un rappel de notre vocation.

Au moment où la pieuvre nazie étendait ses tentacules sur l'Europe, un cardinal de Paris venait de lire un livre de l'abbé Godin « La France, pays de mission ? ». Le malheur de ce temps était grand mais la générosité des disciples de Jésus était plus grande encore. Le malheur est toujours une pro-vocation.

Des vocations naquirent en effet dans cette brèche ; à la fois blessure et espérance. Ce courant prophétique, missionnaire, apostolique est appelé à grandir encore car jamais la quête de sens ne fut aussi vive qu'aujourd'hui. Dans ce mouvement, il y a la Mission de France. Comment définir ces vocations de prêtres et de laïcs voués corps et âme à une des plus grandes aventures des temps modernes ?

Le Français a l'enthousiasme rare. Il promène sur les plus nobles entreprises un regard soupçonneux. Permettez que je laisse aujourd'hui libre cours à mon émerveil-

lement. Si j'ose le faire, c'est parce que j'ai passé les années les plus brûlantes de ma jeunesse ici à Pontigny au milieu de ces kamikazes de l'amour, prêts à donner leur vie pour que le cœur de l'homme devienne une cathédrale. Je voudrais leur dire un grand merci d'exister. Peut-être avez-vous rencontré sans le savoir tel ou tel de ces apôtres dispersés, anonymes parmi les anonymes et dont le témoignage est un évangile lu au présent. Nous pressentions qu'ils étaient porteurs d'un secret qui nous concernait. En marchant à leur côté, nous aurions pu peut-être, à notre tour, devenir de grands vivants.

« L'idéal du sage, nous disait tout à l'heure Ben Sira, c'est une oreille qui écoute ».

Homme de l'écoute, l'apôtre Mission de France se fait grec avec les grecs, pauvre avec les pauvres, docker avec les dockers, scientifique avec les scientifiques, artiste avec les artistes. Sourcier de Dieu, il se tient aux aguets, l'oreille collée aux roches les plus dures pour y percevoir le murmure des sources, le balbutiement d'une foi en l'homme qui n'ose pas dire son nom ultime.

Homme de l'aventure, de la rencontre et du risque, il a entendu l'annonce faite à Abraham : Va plus loin... Va aux frontières de la foi... « Elargis l'espace de ta tente », va là où le nom de Dieu trop souvent prostitué n'éveille plus que des haussements d'épaules et des allergies...

Quant à l'Évangile d'aujourd'hui, c'est le monde à l'envers, dont Jésus décemment, a le secret ; les derniers y seront toujours les premiers. La vie de l'apôtre Mission de France en est une traduction actualisée, concrète. Homme des béatitudes, l'apôtre de la Mission va spontanément par réflexe évangélique vers le monde de Jésus ; les démunis, les laissés pour compte, les marginaux, les sans-voix, ceux que l'on n'invite pas de peur que cela fasse désordre.

Homme de tendresse et de colère, il appelle au banquet de Dieu ceux à l'absence desquels on s'était résigné. Il empêche l'Église de se refermer sur elle-même, dans un cocon douillet où l'on pense pouvoir être bien, entre gens de bonne compagnie, entre paroissiens du même bord, parlant un langage d'initiés. Homme de passion, il

partage le tourment de Dieu pour la brebis dont la plainte n'est déjà plus perceptible, pour le prodigue dont on est sans nouvelles depuis si longtemps. A l'image de sa sœur Thérèse Martin, il sait dans quelle nuit obscure peut plonger l'athéisme véritable. Cela fait si mal d'être né pour adorer et n'avoir rien à se mettre sous le cœur sinon de tristes idoles et des idéologies qui trahissent toujours leurs promesses. Il arrive que l'on en meure ! C'est trop dur de vivre sans savoir si nous sommes des animaux dénaturés marchant vers un cimetière ou des enfants de Dieu montant vers un Royaume éternel.

Homme de compassion, il entend l'appel de ceux qui ont mal de n'être pas reconnus. Il vient leur dire comme dans l'Évangile : « Mon ami monte plus haut. Tu es beau de la splendeur de Dieu. Viens, j'ai besoin de toi pour mieux découvrir son visage. Ton absence au banquet assombrirait la fête ! ».

Homme d'incarnation, il sait que l'amour n'existe pas s'il n'a pas le courage d'aller jusqu'aux actes à en perdre le souffle, à en perdre sa réputation ou sa vie. Prophète inconfortable, il ne supporte pas que l'on abîme un homme. Il dérange, sans ménagements parfois, ceux qui auraient préféré une Eglise rassurante, prévisible où les rubriques l'emporteraient sur les problèmes brûlants du racisme ou de la famine, du chômage ou de la drogue.

Homme de transcendance, il sait que si tant de nos contemporains se détournent de l'Absolu, c'est souvent parce qu'on leur a présenté un Dieu contre l'homme. S'il fréquente de si près ceux que l'on nomme parfois des païens, c'est parce que ces rebelles nous empêchent de prendre nos fantasmes pour le Dieu Vivant. Nos contemporains crèvent de faim spirituellement. Comment osons-nous leur proposer des amuse-gueules et des étouffe-chrétiens ?

Homme de mission, il sait que Dieu rêve de se faire connaître ; Dieu de partage, Dieu d'amour, Dieu de communion.

Homme de l'Eucharistie, il s'unit à l'Eglise répandue à travers le monde, pour célébrer les noces de sève et de gloire d'un Christ mort d'amour et ressuscité, vivant aujourd'hui dans la fragilité de ses messagers.

Racines

Stan ROUGIER vient de nous offrir un beau bouquet de fleurs glanées dans l'histoire de la Mission de France. Mais il n'y a pas de plantes, si belles soient-elles, sans un terrain nourricier, sans des racines. Ces textes rassemblés par Bernard MORELLET sont des graines enfouies dans l'existence de quelques prêtres de la MDF décédés dans des circonstances diverses :

◆ Le Cardinal SUHARD, créateur de la Mission de France et de la Mission de Paris, confiait aux prêtres la mission de l'inquiétude par le témoignage partagé dans la condition humaine :

« C'est un bienfait que des prêtres redeviennent des « témoins », beaucoup moins pour convaincre que pour être « signes ». On l'a dit, en effet, être témoin, ce n'est pas faire de la propagande, ni même faire choc, c'est faire « mystère ». C'est vivre de telle façon que la vie soit inexplicable si Dieu n'existe pas. Témoins beaucoup moins par le changement extérieur de leur manière de vivre que par leur ferme volonté d'établir avec les masses déshéritées une réelle communauté de destin. La vie de ces prêtres n'est ni une évasion, ni une étude de mœurs, ni même une prétention de « conquête », c'est une vocation de rédemption. Le travail n'est pas pour eux un prétexte ou une occasion de propagande, c'est l'acte de naturalisation du prêtre, dans un peuple où il n'était qu'un étranger, c'est le partage souffrant et priant de la condition humaine »...

« Le prêtre doit être le " ministre de l'inquiétude " ; le dispensateur d'une soif et d'une faim nouvelles. Comme Dieu " il appelle la faim sur la terre ". ...L'inquiétude que doit semer le prêtre, c'est cette crainte de Dieu, ce tourment de l'infini, qui a fait pousser, aux mystiques et aux penseurs de tous les temps, des cris d'appel si bouleversants.

La révolte qu'il prône, c'est l'insurrection des consciences ; l'ordre qu'il vient troubler, c'est le calme apparent qui couvre les iniquités et les haines. Comme le héros et le saint, le prêtre, dans la cité, n'est pas un citoyen passivement docile ; il n'a point taille commune... Sa façon à lui d'être un bon citoyen, c'est d'être — dans l'obéissance la plus sincère à l'autorité légitime — l'éternel " insatisfait " : non pour troubler la paix sociale, mais pour en préparer, à chaque moment, la réalisation plus haute. Fonction paradoxale : prophète de l'Etre achevé, il en reflète dans les civilisations qui passent, la paix souveraine et la stabilité. Prophète du Dieu vivant, il n'admet plus le repos qui serait la mort ; il se doit d'être l'artisan du devenir, du jaillissement, dans l'intimité des personnes comme dans le déroulement de l'histoire, et dès lors, on peut le dire sans contradiction : sa manière de semer l'ordre, c'est de le mettre en cause ; sa façon propre d'obéir aux lois des hommes, c'est d'en appeler sans cesse à la Loi de Dieu ».

◆ **André BOSSUYT, Evêque de la Mission de France pendant 4 mois, avait très vite découvert la dimension religieuse du paganisme et en faisait une exigence pour lui-même.**

« La recherche que vous poursuivez depuis plus de trente ans a toujours voulu se situer à la fois comme un partage sans faux-fuyants de la vie des hommes d'aujourd'hui et comme un service sans équivoque de l'Evangile en communion avec l'Eglise du Christ. Laissez-moi dire aussi simplement que possible combien je suis heureux d'être dorénavant lié par l'intérieur à une telle démarche...

Je me sens très concerné, en profondeur, par l'appel que vous lancez d'un nouveau style de vie épiscopale, des " épousailles " entre un évêque et les exigences d'une situation missionnaire radicale : partage de vie, se laisser habiter par les questions du monde moderne.

Je me rends compte que cela n'a pas été ma situation jusqu'ici.

Nous n'avons que très exceptionnellement l'occasion de réaliser cette sorte de plongée en pleine mer sans plus avoir aucun rivage à l'horizon pour s'y repérer. On se sent alors à peu près totalement démuné de tout ce trousseau de clés qui nous permettraient d'ouvrir des collections de portes. On perçoit au moins un peu ce qu'est la vie des hommes... dont on parle tant, mais que l'on connaît si mal parce

qu'on ne la partage pas ; tout au plus en entendons-nous bien parler. Il apparaît clairement que la quasi totalité de l'humanité vit dans cet univers-là, et que " construire l'Eglise " aujourd'hui, là-dedans, mérite bien le terme de " naissance d'Eglise " ».

◆ Etienne COSSEMENT était professeur en Tunisie. Il était également passionné de spéléologie. Ecrasé par la voûte d'une caverne, il était à l'affût du mystère de la découverte en profondeur et de la rencontre de l'autre.

« La rencontre de l'autre : pour que la rencontre se fasse et que la communion devienne possible, il y a une condition qui apparaît essentielle, c'est qu'à travers le quotidien nous rencontrions parfois des hommes qui nous confient, à nous prêtres ou amis, ce qui se passe au fond d'eux-mêmes ; il me semble que c'est le moment de grâce où nous pouvons recevoir d'eux pour nous enrichir et pour en vivre ; nous pouvons recevoir les pensées, les aspirations de cet homme et de ces hommes que nous rencontrons, ou de ces jeunes qui cherchent ; en quelque sorte, nous pouvons nous laisser engendrer par eux et le leur dire ouvertement et sincèrement pour qu'ils connaissent la joie d'être source de vie pour nous ; autrement dit, l'autre m'aide à mieux me comprendre, à mieux vivre les dimensions de la catholicité de l'Eglise que je connais théoriquement, mais qui n'ont pas encore pris vie dans le profond de mon existence. On pourrait méditer ici la rencontre de Pierre et Corneille dans les Actes des Apôtres : Pierre, qui d'abord se rebiffe devant un étranger et les nourritures impures, en vient à déclarer, après avoir apprécié la qualité humaine du centurion Corneille : « " Je ne suis qu'un homme moi aussi ", pour ensuite, lui parler de Jésus qu'il reconnaît davantage, il le dit lui-même, comme le Seigneur de Tous. Avant la rencontre, Pierre savait théoriquement que Jésus était le Seigneur de tous, mais maintenant il a dépassé l'obstacle de l'étrangéité de Corneille et du caractère impur de la nourriture pour reconnaître que lui aussi, Pierre, n'est qu'un homme comme Corneille ; il semble qu'il y ait là deux phases d'une même découverte : il faut que Pierre accepte de reconnaître qu'il n'est pas forcément un juste, mais d'abord un homme, pour qu'il confesse magnifiquement l'universelle seigneurie du Christ... Il lui faut être chez l'incirconcis pour comprendre à quel point il imposait inconsciemment des limites à l'Esprit : en lui déjà l'Eglise avait besoin de l'autre ».

◆ Yves SAUVAGET, prêtre ouvrier à Limoges, consacrait tout son temps pour la lutte contre l'injustice. Dans la dernière année de sa vie, il devait livrer un dur combat contre la maladie. A quelques jours de sa mort, à la veille d'une dernière opération au cœur, il s'interroge sur sa vie « zigzagante » et tente de faire le point sur la mission accomplie.

« 23 février... de nouveau embarqué au CHU ; deuxième blessure. La coronographie dévoile les dégâts : l'homogreffe est bouchée. Plus rien à faire de ce côté-là. Les deux autres pontages sont bons, mais de nouvelles lésions sont apparues en dessous des pontages. Tous sont d'avis que ça peut s'arranger. On peut vivre avec deux pontages, mais la maladie coronarienne va-t-elle s'arrêter ? Le corps humain, c'est tellement compliqué. De toutes façons il faut opérer. Il faut vivre. J'ai l'impression de vivre un sursis, long, pas long ?

La grosse question qui me devient insupportable : laisser les copains, tous ceux qui continuent à se battre pour un avenir meilleur ; tous ceux qui vivent ce « creux de la vague » de notre époque où l'espérance disparaît à l'horizon comme un coucher de soleil sans lendemain, quitter l'équipe, ma famille... Le néant... le vide. Si Dieu est Dieu, ce n'est pas possible. Si déjà se réalise la parole de Jésus : « Celui qui aura quitté son père, sa mère, ses frères et sœurs à cause de moi en connaîtra une multitude dès à présent » (A Limoges, je n'ai pas de famille et pourtant j'ai une foule de frères et de sœurs !), il n'est pas possible qu'elle ne se réalise pas au-delà de la mort. Dieu ne peut être un Dieu solitaire. Le Dieu de Jésus de Nazareth c'est un Dieu fou de l'avenir des hommes, de leur bonheur : un Père qui rassemble pour la fête.

Je comprends mieux ce que l'on dit quand on parle de communion des saints. Dans une foi qui côtoie le doute, l'incroyance, je crois au rassemblement de tous les combattants de tous les jours : pères, mères de familles qui en voient de toutes les couleurs, ouvriers, paysans qui se battent pour tirer de la matière force de vie et aussi, malheureusement, parfois contraints à travailler pour une force de mort. La communion de nous tous avec nos vies zigzagantes, tente d'assumer notre pauvreté et celle des autres pour un monde plus heureux, saints de par la sainteté de Dieu, remplis de l'amour du Père pour le fils prodigue.

...Mon compagnon de chambre est un maçon de 72 ans qui a commencé à travailler à 15 ans. Je ne lui arrive pas à la cheville. Il se dit incroyant. Si c'est lui qui avait raison... Je crois, je ne crois plus. Il y a des fois, je ne sais plus. Le cri de Jésus sur la croix. Moi, sur mon lit, j'ai envie de vivre. Vivre, aimer, ça va ensemble. J'ai appris, un peu, ce que c'était qu'aimer ; non pas accaparer pour soi, mais vouloir pour le copain, pour les copains, la liberté, qu'ils accomplissent ce pour quoi ils sont faits ».

◆ **André BERGONNIER** est mort d'une chute de 7 mètres dans le bateau qu'il déchargeait sur le port de Marseille. Pour lui, l'amitié est une voie qui « débouche » sur la foi.

« Il s'agit de vivre l'aventure de l'Absolu de l'Amour de Dieu parmi les hommes. D'être des hommes de Dieu en plein vent. Nous serons jugés sur l'amour partagé avec les hommes. Un Amour gratuit...

Je crois que le plus grand besoin des hommes est l'amitié. Rencontrer le type vrai, le copain sans détour, sans coup en dessous, sans rien derrière la tête. Plus fort intellectuellement ou spirituellement, peut-être, plus adulte par ce qui mène sa vie, sans doute. Mais pas supérieur. Qui veut simplement que l'autre soit plus homme. Libre à lui de trouver Dieu au bout de cette amitié...

Nous demandons aux gens de vivre la foi dans leurs conditions de vie. Il est essentiel que des prêtres la vivent avec eux dans ces mêmes conditions. Celles-ci nous bâtissent intérieurement, peu à peu, à leur longueur d'onde. Cette vie ensemble construit une amitié vraie.

Le poids de la vie moderne, de l'allure de l'Eglise, du péché est tel — quand on le vit en soi profondément — qu'être missionnaire aujourd'hui c'est accepter, non se résigner, que cette amitié ne débouche pas, à nos yeux humains, sur la foi. Etre missionnaire aujourd'hui c'est, je crois, vouloir vivre à fond cette amitié humaine pour l'Evangile. Même si ça " ne paie pas chrétiennement ".

Je pense que la vie des hommes de Dieu, quand elle n'est pas considérée comme un mystère, est regardée avec indifférence ou sévérité par la plupart des hommes d'aujourd'hui. Je pense malgré tout que l'amitié vraie d'un homme de Dieu, qu'ils voient vivre avec eux — qu'ils soient croyants, indifférents ou athées — est quelque chose pour eux. Le voile est tombé, ils rencontrent l'homme... ».

◆ **Georges CROISSANT**, miné par un cancer, en ancien instituteur, analyse les rapports et tente une synthèse entre la Bible, sa Foi, sa prière et sa vie militante.

« *Jésus-Christ* ».

Dans le partage de la vie ouvrière, je découvre une Bible, un Jésus-Christ, une Eglise qui me renvoient à mes responsabilités de militant.

« *De quel droit écrasez-vous mon peuple et osez-vous broyer le visage des pauvres ?* », me rappelle *Isaïe (3,14-16)*. *La prière ne désengage pas, la foi en Jésus-Christ ne démobilise pas, l'Evangile n'invite pas à un engagement du bout des doigts ; Jésus-Christ a donné l'exemple d'un amour de vérité...*

Chercheur de Jésus-Christ, au cœur de cette vie de tous les jours, j'en découvre progressivement quelques nouvelles facettes. Provoqué par la solide incroyance de camarades de la Fédération du Commerce, de l'Union départementale, de l'Union locale, ou du quartier, je prête davantage attention actuellement, pour le contempler :

- à un Jésus-Christ source de vérité et de bonheur pour tous ceux qui le veulent ;
- à un Jésus-Christ qui a détruit, et veut détruire, par nous, toutes les forces et toutes les formes de mort, pour changer la vie et la société ;
- à un Jésus-Christ qui ne s'est pas fatigué d'aimer, mais qui, ayant aimé les siens, les aime jusqu'au bout de leur vie et de sa vie ;
- à un Jésus-Christ qui appelle et aide tout homme, au cœur de ses richesses et de ses limites, à le chercher pour pouvoir le trouver ;
- à un Jésus-Christ qui nous précède dans cette Galilée qu'est tout homme et qui nous précède avec son Esprit, source de tous les dynamismes... ».

L'Esprit-Saint dans notre histoire

La « jeune génération » de la Mission de France (c'est-à-dire les 40 prêtres de moins de 45 ans) s'est retrouvée durant trois jours en Juillet. Cette rencontre annuelle de réflexion et de retrouvailles est toujours un grand moment d'enrichissement mutuel, renforcé par la diversité étonnante des lieux où les uns et les autres vivent leur ministère de prêtres : d'une entreprise de nettoyage à la recherche scientifique sur le sida ; de la télévision à l'hôpital Curie avec les malades du cancer ; des jeunes du technique des quartiers nord de Marseille aux jeunes à la rue de Dordoma en Tanzanie ; des vergers du Lot-et-Garonne avec les ouvriers agricoles au désert égyptien avec des jeunes paysans ; du travail en intérim dans les chantiers du bâtiment en France jusqu'aux grands chantiers en Extrême-Orient.

Ces trois jours d'échanges ont été consacrés à une recherche théologique sur l'Esprit-Saint. L'Esprit-Saint nous est apparu comme l'Esprit dont a vécu Jésus et qu'il a laissé à ses disciples pour les envoyer à la rencontre de la dignité absolue de tout homme.

Ces trois jours avaient été préparés par quelques contributions écrites. Jean BIEHLER en a fait une synthèse pour l'ouverture de cette rencontre qui a bénéficié de l'apport théologique de Jacques SOMMET, jésuite, auteur d'un ouvrage intitulé « L'honneur de la liberté » (Ed. Le Centurion, 1987) et participant à l'équipe de « Recherche 2 » de la Mission de France en région parisienne.

C. ROUCOU intervenant en finale de cette rencontre « jeune génération » a tenté de faire apparaître ce sur quoi le groupe avait avancé, puis de relever quelques lacunes dans la réflexion et ensuite d'indiquer quels lui semblaient être les chantiers ouverts pour la suite de cette réflexion...

Exposé d'ouverture Jean BIEHLER

Pourquoi ce thème pour notre session ?

Je reprendrais le mot de Christophe Roucou : « Dans la suite du travail avec L. Boisset (l'an dernier), l'Esprit Saint planait au dessus de nos échanges ». Alors peut-être que certains vont s'extasier sur la perfection de son vol, et d'autres penser qu'il va atterrir...

Plus sérieusement, — encore que cette boutade s'inspire en fait de deux contributions, et dise peut-être déjà quelque chose de notre débat, — dans le cadre du débat christologique que nous avons, la question de l'Esprit Saint s'est imposée à trois moments, que je rappelle ici très brièvement :

1. Il y a eu d'abord la problématique qui tient dans le titre du livre de Duquoc : *Messianisme de Jésus et discrétion de Dieu* : Jésus ressuscité n'est pas immédiatement juge : il donne l'Esprit. Dans un monde où la violence continue, l'Esprit est signe de la distance entre Jésus et Dieu. Le don de l'Esprit ouvre l'ère messianique sans exorciser la violence historique.
2. Il y a eu ensuite, à partir des carrefours, la question de la pneumatologie première. Sans doute le Christ donne l'Esprit, mais d'abord le Christ est lui-même habité par l'Esprit (qui le précède). Il s'agissait d'établir qu'en Jésus les réalités nouvelles du salut sont sans doute arrivées, mais que l'Esprit met ce salut en Jésus Christ à la disposition de l'homme de manière toujours neuve, dans des situations aussi diverses qu'inédites. Par l'Esprit, l'œuvre de salut en Jésus Christ se poursuit en ce monde qui gémit dans les douleurs de l'enfantement.
3. Enfin, on a recroisé l'Esprit dans la conséquence ecclésiologique : Il apparaissait que l'Eglise a besoin de renouvellement, d'ouverture, et que l'Esprit était à l'œuvre pour cela, pour l'ouvrir aux différences en son sein, comme aux richesses et diversités des cultures et des religions dans le monde.

Il y avait donc lieu de focaliser directement sur ces aspects que l'on avait accrochés au passage, et cela d'autant plus qu'une autre question devient incontournable aujourd'hui : la question du sens de l'histoire. Question brûlante, tant par

les soubresauts de la grande histoire que par ce qui arrive dans nos histoires personnelles, ou dans celles de ceux que nous rencontrons. L'Esprit n'est-il présent que dans l'histoire en marche ? Que devient-il dans les temps d'échecs, de vide ? En fait, pourquoi et comment mettons-nous l'Esprit à contribution dans le regard de foi que nous portons sur les événements, petits et grands ?

Essai de relecture des contributions

Avertissement

Cette relecture est nécessairement partielle et partiiale.

- Impossible de reprendre chaque contribution dans sa logique propre, avec toutes ses nuances. (Des contributions à caractère très personnel ne seront pas prises en considération ici mais n'en sont pas moins essentielles pour la vie du groupe).
- Nécessité de « piquer » des choses pour les comparer à d'autres à peu près semblables, et de regrouper sous des titres communs.
- Le nombre réduit des contributions rend cette opération encore plus aléatoire.
- Le point de vue du lecteur est nécessairement subjectif, étant lui-même engagé dans le débat par une contribution.

Méthode

Etudier sous quel mode apparaissent les mentions de l'Esprit, avec en arrière plan la question « herméneutique » en tant qu'elle nous situe d'une certaine manière comme croyants, dans le ministère de mission.

Plan : Deux grandes parties :

1. Dans la première partie, tout ce qui va dans le sens de l'Esprit « trouvé », « relu », « recherché » dans le monde : la théologie des « traces ».
2. Deuxième partie consacrée à quelques contributions qui systématisent explicitement ce qui paraît déjà comme de nécessaires bémols dans la théologie positive des traces ; on pourrait l'appeler : « obéissance au réel et conscience paradoxale de l'Esprit ».

La théologie des traces

Il y a d'abord toute une strate de notre discours où l'Esprit apparaît comme « présent et ferment au cœur de la pâte humaine » (J. Y. Constantin) et on parlera volontiers sur ce modèle de « traces ».

On peut distinguer trois aspects : — une lecture massivement positive
— des questions qui surgissent malgré tout
— le positionnement herméneutique implicite ou explicite.

Une lecture massivement « positive »

- « Assurément, à chaque fois que l'homme se lève, donne la main, l'Esprit est là. C'est le même Esprit qui, (ici) ou à l'autre bout du monde, agit pour que l'homme relève la tête, reçoive la vie, la redonne à d'autres, rende grâce à Dieu » (J. Y. Constantin). Dans ce sens, on parlera aussi du Saint Esprit « donné en avant de nous » et il est alors du côté de ceux qui s'engagent pour une espérance constructive : « ceux qui sont libres dans leur cœur mettent en œuvre une grande espérance. Heureusement que j'ai la CGT pour le toucher du doigt ». (A. Brager).
- L'Esprit est coextensif à la création, selon D. Chautard : « Je crois en l'Esprit qui agit dans la création : l'homme qui se réalise dans l'univers et qui se réalise en Dieu ». « Et dans les situations où l'homme ne se réalise pas, il y a la Rédemption, et l'Esprit est du côté de ce qui est malgré tout positif : Je crois en l'Esprit présent dans la Rédemption : l'homme qui dans l'expérience du mal, de sa faiblesse, de son péché, découvre la largeur, la hauteur et la profondeur de l'amour de Dieu qui de la mort fait surgir la vie ». Ainsi : les traces de l'Esprit, c'est pour moi un incroyable désir de vivre, de repartir après autant de galères et d'échecs ».
- On peut alors trouver l'Esprit dans l'effort « écologique » de ne plus « négliger » la terre, négligence qui a conduit, comme chacun sait, à tant d'échecs pour la nature et l'homme lui-même : « négligence, précise Ph. Deterre, mot qui est exactement l'inverse de religion, dont l'origine étymologique signifie relier, recueillir, relire et relever. Précisément le travail de l'Esprit, non ? ». Et, tout en se démarquant de tout « panthéisme » spirituel, il y a lieu de nommer l'Esprit sur le mode de la trace au moment de l'émergence du « nouveau imprévisible », depuis le processus

d'évolution de l'univers, jusqu'à ce qui touche l'homme, qui peut nommer cette nouveauté. « A chaque fois, il y a transformation de contraintes initiales en possibilités finales. Emergence de nouveau. Peut-être alors il y a la trace de ce que nous nommons l'Esprit ». (Ph. Deterre).

- Enfin l'Esprit se lie aussi dans la rencontre des autres, avec toutes les dimensions de leur vie, verticale ou horizontale, avec les blessures que cela comporte : « La trace de l'Esprit, dit H. Bienfait, je la vois dans la voûte des épaules qui travaillent, dans la commissure des lèvres qui se risquent, les sillons des fronts et des mains... L'Esprit de Jésus marque ainsi tant de visages du signe de la croix, à cet endroit où se rencontre parfois avec tumulte, la verticale qui va du front aux lèvres, et l'horizon du regard sur les autres et le monde ». Dans la même veine, l'Esprit est dans l'inattendu d'une nouvelle naissance, comme celle des Nicodème d'aujourd'hui, qui se convertissent à l'autre, partageant la vie de ceux que la société classe derniers : « Renaître de l'Esprit, là où il surgit, impromptu. Quand éclot une liberté d'homme debout. Ou quand des femmes et des hommes qui ne savent peut-être pas qu'il y a un Esprit Saint, mettent du temps et bien plus pour servir ces derniers là ». (A. Le Négrate).

Dans cette lecture massivement positive, il y a aussi des interrogations.

- On constate simplement que quelque part, ça résiste : l'Esprit vu ainsi n'en rend pas compte : il n'y a pas d'avenir à espérer : « Ceux qui sont dans la fatalité, ceux qui plient le genou, c'est sûr qu'ils ont du souci à se faire ». (A. Brager).
- Autre attitude face à l'interrogation de ce qui résiste à la lecture positive : L'Esprit est toujours à l'œuvre, mais en tant qu'il conteste, qu'il déroute nos schémas.

Selon J. Y. Constantin : « Il y a des passages du chemin où il est plus difficile de laisser l'Esprit indiquer la direction. Je pense aux moments où il faut reconnaître la dignité de chacun, la promotion des personnes dans des travaux éprouvants physiquement, répétitifs où le chacun pour soi peut facilement attirer. Les moments aussi où il faut vivre le pardon au cœur du conflit ». A l'extrême on a cette formule : « L'Esprit, on en parle, il y a des jours où on se demande ce qu'il fait ». « Le plus déconcertant — dit D. Chautard — est que l'Esprit nous prend au dépourvu, nos stratégies pastorales, nos instincts de puissance et d'efficacité, nos rêves de société réussie... Sur tous les tableaux nous nous trouvons aujourd'hui défaits, décomposés ».

- A plusieurs reprises ce type d'interrogation communique avec le thème de l'Esprit, excédant les limites habituellement attribuées à l'Eglise :

Ainsi D. Chautard poursuit : « On dirait plus que jamais que l'Esprit fait la pige à l'Eglise et qu'il a repris sa liberté (qu'il n'avait sûrement d'ailleurs jamais quitté !) ». H. Bienfait, dans la foulée de l'expérience déroutante de la formation, fait remarquer : Je crois que l'Esprit est là, dans cette protestation (protestation des vocations contre les institutions)... Mais il n'est pas hors institution : Il la traverse pour la secouer, la déborder... Il l'empêche de vouloir se reproduire à l'identique, et finalement je retrouve là le propre de toute tradition ».

Quand le bruit que fait le vent de l'Esprit n'est pas facile à percevoir, — « Et nous sommes bien loin du compte tant son bruit est silencieux, ses gémissements sans paroles » — dit A. Le Négrate, alors aussi « l'Esprit qui anime l'Eglise de l'intérieur de ses institutions est celui-là même qui l'attend au dehors, comme une haleine de vie... Jamais les Chrétiens n'iront trop loin se chercher eux-mêmes ».

En focalisant sur le point de vue herméneutique.

Cela nous donne des choses sur le croyant en général, et sur le ministère de mission en particulier, l'un n'étant pas toujours facilement séparable de l'autre.

Chez un peu tout le monde, tant dans les affirmations positives que dans les interrogations, on retrouve le besoin d'indiquer « qui » fait la lecture, explicitement : ce sont les multiples « je crois », « la trace de l'Esprit s'il en est... », « l'expérience de l'Esprit s'il en est... », « la trace de l'Esprit je la vois dans... », les multiples « peut-être » aussi...

Plus explicitement thématifiée, cette détermination du sujet de la lecture renvoie souvent à l'idée d'ordination, d'envoi, en tout cas à une option de foi sous-jacente, préalable :

- Il peut s'agir du sentiment d'être collaborateur de l'Esprit dans une histoire en marche, orientée, même si cette orientation ne paraît pas toujours clairement : Pour ma part, au cœur de tout cela (même le travail pénible, le pardon difficile, la question du sens des luttes), vécu dans un champ perdu dans la campagne, il est important de me référer à l'Esprit. ...Je me sais lié à une histoire que je reçois et où il m'est offert de prendre place afin de bâtir le peuple de Dieu au cœur de l'histoire du monde ».
(J. Y. Constantin).

- Des choses du même ordre sont plus fréquemment exprimées sur le mode de la contemplation, — qui n'exclut pas l'action, — le ministère étant implicitement du côté de cette lecture et de l'action de grâces. Je reprends ici A. Brager : « **L'Esprit Saint, donné en avant de nous, nous approvisionne en motifs d'action de grâces, si nous restons dans l'action et dans la grâce** ».

Dans le même sens, on aura : parce que je crois, je cherche l'Esprit... Parce que je crois en Dieu qui a pris chair dans l'histoire. « **Parce que je crois, parce que, même après des nuits sans rien prendre, je jette à nouveau le filet sur sa Parole, à Lui, Jésus Christ, parce que je crois qu'en Lui la Parole de Dieu a pris chair dans notre histoire et dans nos corps, je cherche sur des visages d'hommes et de femmes l'aventure de l'Esprit** ». (H. Bienfait).

Contemplation aussi, mais active, subversive, de l'inattendu de l'Esprit, selon Ph. Deterre : « **Pour que l'inattendu soit entendu, que le pauvre ne soit pas oublié, que la vie qui surgit à nouveau soit recueillie... Le travail ministériel ne produit pas le nouveau : il l'attend et le guette pour ne pas passer son chemin** ».

De même, on a l'idée du ministère de veilleur à son poste d'observation : « **Mon ordination est la célébration d'un acte de foi : l'Esprit est à l'œuvre, l'Esprit nous devance. Prêtres envoyés aux lointains, qui sont parfois tout proches, nous sommes à un poste d'observation privilégié du travail de l'Esprit** ». En ce sens aussi, toute ouverture dans l'action du chrétien, et sa prière dépendent de l'épîclèse, comme le souligne A. Le Négrate : « **Que vienne l'Esprit. Pour creuser en notre chair le désir et l'attente. Pour qu'il dicte les mots de la mission et ceux de la prière. Qu'il nous ajuste à l'humanité qu'il traverse. Pour qu'il ouvre nos lieux clos au Seigneur de liberté** ».

Des questions apparaissent à partir de ce premier parcours, d'une première orientation globale de notre discours sur l'Esprit :

Est-ce qu'on fait suffisamment à ce stade la distinction entre l' « en-soi » et le « pour nous » ? Une chose est de dire : l'Esprit travaille au cœur du monde, traverse l'humanité, là où l'homme se construit, etc... Une autre est de dire l'Esprit nous ordonne à ce monde, — nous « ajuste » à ce monde, nous rend sensibles à ce qui s'y construit, — et du coup aussi à ce qui ne s'y construit pas, ou mal, ou pas assez, sans être complètement désarçonnés, — nous, en tant que croyants, nous en tant qu'ordonnés à la mission. En fait, notre discours fait bien place à cette dimension réflexive, mais on devrait peut-être travailler à l'articuler plus explicitement, et à en tirer les conséquences.

Si l'on peut dire que l'Esprit traverse l'humanité sans tomber dans l'idolâtrie, comme le souhaite A. Le Négrate, idolâtrie d'ailleurs vite brisée par les revirements des événements, l'ironie de l'histoire, si l'on peut dire que l'action de l'Esprit excède sans doute la référence sine qua non à Jésus le fils, il faut aussi tenir — comme les contributions en sentent la nécessité — le lien avec l'acte de foi : C'est « à cause de la Parole de Dieu qui a pris chair dans notre histoire et dans nos corps » qu'on cherche sur des visages d'hommes l'aventure de l'Esprit. Il y a bien un lien Esprit — kérygme à respecter, en revenant peut être davantage aux termes du Nouveau Testament en matière de référence à l'Esprit, pour garantir de l'idolâtrie et enraciner une espérance historique indépendamment des aléas même de l'histoire.

Deuxième Partie

Obéissance au réel et conscience paradoxale de l'Esprit

Certaines contributions prennent en compte d'emblée et délibérément le caractère paradoxal de la référence à l'Esprit et ouvre ainsi une direction différente.

Locomotive ou wagon de queue

Arnaud de Boissieu nous donne cette image tout à fait parlante : l'Esprit Saint « locomotive » ou l'Esprit Saint « wagon de queue ». Le premier modèle, sur un schéma de progrès n'est pas faux, mais on voit clairement que tout seul, il comprendrait des naïvetés que la vie réelle se charge de dissiper en faisant expérimenter d'autres situations que celles du progrès et de la réussite. En cela, l'autre contribution du tiers monde, celle de Jean Toussaint, recoupe assez largement la même problématique. Mais on trouve aussi des échos semblables tout à fait ailleurs, notamment dans l'expérience de Bruno Lery, avec aussi une dimension chronologique de cette obéissance au réel à chaque fois.

Il arrive un moment où l'épreuve de la réalité, brute, pas orientée du tout, pas spirituelle du tout, remet en cause les schémas (non pas qu'ils ne soient pas valables, mais peut-être qu'il faille y entrer à un autre niveau qu'on aurait cru initialement). Bruno Lery dépeint fort bien le modèle : « C'était l'histoire d'un envoi hardi, d'un parcours enfin ouvert, exploré, éprouvé (Bernard Hanrot, Jean Errotaberra, Raymond

Le Bars...) à rejoindre, à poursuivre afin de chercher là une trace de la divine présence, de rencontrer des êtres humains là, pour, de là aussi, rendre grâces : quête de l'Esprit solidaire, révélateur, mais patient, artisan, exigeant... chemin de mission ». Mais l'expérience de la déréluction fait dire que l'Esprit n'est pas conditionné par la réussite de ce schéma là. « Reviens, Esprit généreux du pardon et de toute patience. Entends, attends sa musique inespérée ».

Tout se passe donc comme si un certain type d'expérience du réel, qui a à voir avec la déréluction, ouvrait à une autre expérience de l'Esprit possible, que la seule expérience qu'on peut en faire dans une situation de progrès ou constructive. Non pas que celle-ci soit disqualifiée ; mais ce n'est pas la seule, et cela semble avoir un certain nombre de conséquences quant à la libération d'idolâtries historiques ou des impasses engendrées par l'effondrement du cadre idéologique.

Il y a l'Esprit locomotive, comme Arnaud en décrit le fonctionnement dans le contexte des migrants de la forêt camerounaise : « Ils se savaient engagés dans une histoire. Eux d'abord, nous ensuite, et l'Esprit saint, nous étions moteurs : attentifs à ce qui germe... Depuis la Galilée, l'Esprit nous devance, germe le futur, construit l'avenir, et tire les autres wagons... Esprit qui casse les barrières, ouvre les pistes, ou qui fait rêver. Le réalisme ancré dans la foi, c'était de les faire rêver. Ouvrir le possible du rêve, c'était le très réel travail de l'Esprit Saint ».

Mais voilà, il y a d'autres situations où le seul combat est de survivre, où le rêve est sans issue, néfaste même : « Je ne sais pas si ce combat a une histoire ».

On peut faire le parallèle avec ce qu'écrivait J. Toussaint : « J'ai été formé dans une vision optimiste et linéaire de l'histoire : l'humanité marche vers un avenir ouvert, à construire, et la vie est cette quantité de temps donnée à chacun pour prendre sa part de l'immense chantier. L'ingrédient nécessaire pour vivre dans cette optique c'est l'espérance ; avec une continuité, une quasi-identité entre les espérances humaines et l'Espérance du Royaume. Aujourd'hui, cette vision ne fonctionne plus : l'espérance foncière sur laquelle elle repose tourne à vide devant l'expérience de l'impuissance ».

Voilà le trouble fête, qui (heureusement) vient faire bouger les choses : l'« expérience de l'impuissance », du non-sens pourrait-on dire à la limite... Sans doute, sur le plan de l'expérience particulière, on pourra toujours trouver des bribes de sens, dire que le reste est aridité, traversée du désert... mais quand le non-sens est la perspective massive et prégnante...

Il semblerait que ce soit à partir de ce qui se vit au tiers-monde que cette question peut être accrochée et thématisée explicitement en tant que telle, question que nous rencontrons bien également ici, mais que nous ne regardons peut-être pas assez en face, avec tout le sérieux qu'il faut... « **Ce sentiment d'impuissance est renforcé quand on vit comme étranger dans un pays du tiers monde, un pays en situation de "mal développement". Avec les jeunes que je rencontre, nous partageons le même constat : l'incurie des responsables, etc... l'absurdité d'un travail qui ne permet pas de vivre... je porte en mon cœur cet avenir bouché. Qui suis-je pour inciter ces jeunes à risquer, à se révolter ?** ». Et parallèlement il y a toujours Arnaud : « Je suis chargé d'accompagner les jeunes de Dodoma... Ils cherchent surtout à survivre... — et je ne sais si ce combat a une histoire — ...et à rêver... — et moi, je n'ai pas le droit de casser leur rêve comme ça, simplement parce qu'ils n'aboutissent à rien ».

Tout se passe donc comme si l'expérience incontournable, irrelevable de la déréliction induisait une autre expérience de l'Esprit Saint avec une double composante :

- « **L'Esprit Saint dans le wagon de queue, l'Esprit Saint poids mort qui pèse aussi lourd que la réalité** ». (A. de Boissieu). On est amené à dire que la colombe atterrit aussi, l'Esprit n'est pas pur envol vers le sens, l'Esprit est aussi du côté de ce qui résiste, de la résistance d'un réel complexe et a priori non orienté. Dans un autre registre de langage on dirait : l'Esprit n'est pas pur signifié qui ferait l'économie des conditions de production du signifiant. Pour J. Toussaint : « **Poser d'emblée un écart entre aspirations humaines et espérance invite à prendre en compte, sans la gommer, la finitude de l'homme, la présence du mal, de l'échec...** ».
- Cet écart du sens, écart salutaire « au lieu de » l'Esprit, est porté par ceux-là même qui vivent cet écart dans leur chair, matériellement (les « plus pauvres »). « **A la base, il y a chez la plupart de ceux que je rencontre une confiance en Dieu... qui va jusqu'à relativiser toute initiative humaine. C'est parfois très agaçant pour un occidental formé à prévoir et à maîtriser l'avenir. Mais cela débusque en moi une forme d'idolâtrie, souvent inconsciente, qui consiste à identifier mes aspirations à l'espérance, à enfermer Dieu dans ma conception de l'histoire, dans mon attente de libération, à absolutiser l'action de l'homme** ».

Il apparaît donc que l'expérience du réel sur le mode de la déréliction conduit à la perception de l'action de l'Esprit dans l'écart même de tout sens immédiat. L'Esprit sauve de l'idolâtrie : « Empêchés d'y voir, pour ne pas idolâtrer, nous voi-

la forcés d'écouter ». L'Esprit échappe à la « théorie » (au sens éthymologique) Il ne se donne pas à voir directement : L' « écoute » en revanche, ne fait pas l'économie de la médiation ; et c'est ceux qui portent pratiquement, concrètement, en leur chair, le non-sens, qui sont révélateurs, qui sont à entendre.

Conséquences sur le ministère.

Alain a cette belle expression : « courir vers les frères à tout rompre, fut-ce de nuit,... pour entendre encore des récits de vie ». Oui, entendre, parce que de nuit, on ne voit pas bien... Quand il apparaît explicitement que l'Esprit Saint a partie liée avec le poids du réel et non avec la lecture immédiate — idéologique ou idolâtrique — d'un sens, et que ce sont les « pauvres » qui portent ce poids, alors il faut sans doute dire avec J. Toussaint : « Je reçois ici une leçon de vie » ou plus précisément : « Nous sommes trop souvent malheureux pour les pauvres, nous gémissons pour eux... ce n'est pas cela qu'ils nous disent ».

Le ministère sous le souffle de l'Esprit aurait alors à voir avec une conversion de point de vue, un changement de sa façon de voir. Ministère de conversion réelle, qu'il s'agit d'entendre car on est souvent confronté à l'obscurité de la nuit. « Locomotive ou wagon de queue, on voyage autant. Mais c'est dans la façon de voir qu'il y a un petit changement » conclut Arnaud.

Et on renoue ici avec la composante d' « inattendu », de « nouveauté », d' « incontrôlable », qu'apporte l'expérience de l'Esprit, mentionnée par beaucoup de contributions. Mais prise en compte comme telle, à partir de l'écart par rapport à la logique humaine, à la théorie, théorie du progrès en particulier, le choc en retour sur le croyant, et en particulier sur celui qui vit le ministère est plus clair, incontournable : sortis de ce que H. Bienfait fustige comme « langue de bois, ou bavardage piteux », on n'est tout de même pas condamné au silence. « L'Esprit Saint wagon de queue n'est pas leader, mais il est respectueux, (...) il fait place à la contemplation ». Attention : ici ce n'est plus la contemplation de tout en général, indifférenciée, de l'action de l'Esprit dans le monde ! Contempler, à partir du wagon de queue, ce serait se laisser imprégner, marquer par cette expérience de l'écart du sens que vivent les pauvres.

La question à poser à partir de là serait la suivante :

Est-ce que ce qui advient là comme prise en compte de l'action de l'Esprit à partir aussi de ce qui pèse, à partir de la gravité des choses (sachant que le sens

n'est pas détachable de cette expérience pratique qui invite au respect)) Est-ce que cela ne libère pas notre ministère pour un ailleurs encore plus radical ?

Plutôt que de nommer, par souci missionnaire l'Esprit ici ou là, (ce qui ne convainc jamais que ceux qui en sont convaincus) n'y a-t-il pas une toute autre docilité à l'Esprit : prendre acte de ce que la révélation de Dieu n'est pas close. Inventer à nouveaux frais la fidélité à Dieu, à partir des contraintes d'un monde non réconcilié, dont le sens est certes promis, mais donné tout fait, de manière « analogue » à la nouveauté de la vie de Jésus. N'est-ce pas aussi la condition d'un compagnonnage non « récupérateur » ? J. Toussaint : « Pour les musulmans, " l'autre paraclèt ", c'est le prophète Mohamed... exégèse discutable, mais elle contient sa part de vérité qu'il faut entendre : nos frères musulmans nous désignent ainsi ce qui est ouverture dans la révélation qui nous a été confiée, ce qui nous donne la clef pour accueillir l'autre, l'ailleurs. En Jésus Christ, Dieu n'a pas dit son dernier mot, même s'il s'agit d'une parole décisive. Seul l'Esprit permet de rendre compte de la rencontre avec l'autre possible au delà des frontières, des races, des religions, des cultures ».

**

Si l'on récapitule, il y aurait un double effort à faire à partir de là :

1. Il y aurait lieu

- de préciser les fondements scripturaires des lectures que nous faisons de l'Esprit Saint dans le monde.
 - corrélativement de préciser le fonctionnement implicitement « réflexif » de ces lectures (que nous pressentons sans en prendre vraiment acte).
2. Voir si l' « obéissance au réel » (à laquelle nous rappellent les pauvres), le respect de ce qui résiste ne change pas radicalement notre vision de l'histoire et de l'action que l'Esprit devait théoriquement y avoir :

Est-ce que la prise en compte de l'écart entre le réel et le sens ne fait pas bien plus que de nous préserver de la langue de bois ? Elle nous engage dans une pratique « analogue » à celle de Jésus, dans un monde où Dieu n'a pas dit son dernier mot et où sa révélation demeure non évidente : pratique vraiment libre, interrogée mais non désarçonnée par le non-sens, pratique à inventer totalement dans l'espace et le temps ouverts par l'Esprit.

ALLER JUSQU'AU BOUT DE LA RENCONTRE ET DU DIALOGUE

Christophe ROUCOU

Quelques acquis de notre réflexion

Le statut de notre parole

Jean Biehler nous a invités à ne pas oublier ce qu'il a appelé la question herméneutique : la position de celui qui parle et qui interprète la réalité. Il n'y a pas de présence objective de l'Esprit qui s'imposerait à tous. Lorsque nous disons que l'Esprit est à l'œuvre, nous le faisons en référence à la lecture de l'Évangile que nous pratiquons avec d'autres chrétiens et nous posons ainsi une affirmation de foi.

Dans le discours que nous tenons, nous parlons en croyants et du sein de la tradition chrétienne. C'est dans cette tradition que nous avons reçu en Jésus-Christ la Parole de Dieu.

Quand nous évoquons l'Esprit de Dieu, nous le faisons aussi du sein de cette tradition et lorsque nous affirmons reconnaître sa présence ou ses traces, notre parole est un acte de foi et n'est pas la description d'une réalité que tout un chacun se devrait de reconnaître.

Il n'y a de révélation de Dieu que reçue par des hommes. Il n'y a de Parole de Dieu que dite et reçue dans des paroles d'hommes, du moins selon la tradition chrétienne.

La rencontre de tout homme est un lieu d'expérience spirituelle

Nous sommes sortis de fausses alternatives. Nous refusons d'opposer l'engagement aux côtés de l'homme debout et la présence aux côtés de l'homme accablé.

Pour reprendre une des formules de J. Sommet : « il n'y a aucun homme qui soit inutile à l'aventure que Dieu veut pour l'humanité ».

Comme l'a dit Guy Wattecamp : « Il s'agit pour nous d' " être avec " pour un " mieux être " et, ajoutait-il, « sans savoir si ce mieux être sera un jour atteint ».

L'engagement aux côtés des hommes qui se relèvent comme la présence aux côtés de ceux qui sont terrassés sont l'un comme l'autre une attestation de la vérité et de la dignité de l'homme, de la sollicitude et de la miséricorde de Dieu. La rencontre des uns comme des autres est le lieu d'une expérience spirituelle et théologique.

Quelques convictions sur l'Esprit

Nous avons beaucoup souligné les dimensions paradoxales de nos références à l'Esprit et à son rôle. Il est celui qui tient la distance, établit un écart mais, dans le même temps, il est celui qui relie et permet la communication. Il est celui qui brise toutes les suffisances y compris celle de « la conscience droite » solidaire.

Il est celui qui par excellence empêche l'idolâtrie de Dieu, en inscrivant toujours une distance entre les représentations que nous nous faisons et le mystère même de Dieu. Il est celui qui permet de lire les événements comme des signes et non pas comme des manifestations éclatantes de Dieu.

L'Esprit semble aussi par cette distance qu'il instaure créer l'espace de la relation entre Dieu et les hommes et entre les hommes eux-mêmes.

L'Esprit a à voir avec la continuation de la révélation de Dieu à notre humanité aujourd'hui : n'est-il pas celui qui fait (1) « toutes choses nouvelles » ? Ap 21.5.

(1) « Celui qui siège sur le trône dit : « Voici, je fais toute chose nouvelle » (trad. TOB). Il s'agit de l'annonce d'une nouvelle création. Pour ma part, je me permets de lire ce passage dans la perspective développée par Irénée pour qui toute création de Dieu est toujours œuvre conjointe du Verbe et de l'Esprit. « Depuis toujours, il y a auprès de Lui (le Père) le Verbe et la Sagesse, le Fils et l'Esprit. C'est par eux et en eux qu'il a fait toutes choses, librement et en toute indépendance, et c'est à eux qu'il s'adresse lorsqu'il dit : « Faisons l'homme à notre image et ressemblance ». Irénée, Adv. Haer. IV, 1,1.

Quitter nos impasses sur l'Esprit

● L'image du « wagon de tête » et du « wagon de queue » est parlante mais prenons garde de ne pas trop l'utiliser car elle est aussi limitée. Pourquoi l'Esprit de Dieu serait-il plus présent ici que là, plus dans la plénitude que dans le manque ?

Si nous parlons en termes de présence, l'Esprit est autant ici que là, autant chez l'homme abattu que chez l'homme debout. Pourquoi l'Esprit serait-il plus dans la discrétion de Dieu que dans sa manifestation ?

● Une autre impasse peut consister à faire de l'Esprit une fonction après avoir fait du Christ un modèle ! Que l'Esprit inscrive des écarts, des différences dans le rapport des hommes et de Dieu, une distance qui permet la relation, ceci est juste. Mais gardons-nous d'en faire seulement l'écart ou la différence elle-même. Faisant cela, nous serions dans un langage qui s'éloigne un peu trop du « réalisme » biblique : l'Esprit n'est pas d'abord un principe abstrait, n'en déplaise à certains grands philosophes (je pense à Hegel). Il est l'Esprit de Dieu, il n'est pas seulement quelque chose en Dieu.

● Une troisième impasse se trouve dans une affirmation massive et immédiate de la présence de l'Esprit dans les événements. Ne sommes nous pas en train de faire de l'Esprit le sceau de nos engagements, remplaçant subtilement la présence du Christ ressuscité par celle de l'Esprit ? J. Sommet nous a mis en garde contre une objectivation de Jésus, prenons garde de ne pas procéder ainsi pour l'Esprit de Dieu.

A la recherche d'une lecture de l'histoire

Nous sommes tous d'accord pour remettre en question une lecture ou une interprétation progressive et linéaire de l'histoire. Mais dans le même temps nous ne pouvons pas ne pas essayer de comprendre ce qui se passe dans l'histoire que nous vivons aujourd'hui.

Par exemple, l'un des carrefours a abordé la question de l'utopie et de l'importance de cette catégorie. Une histoire et un avenir humains pour l'humanité sont-ils possibles sans utopie ?

J. Sommet nous a aidés à comprendre que l'ultime (« l'Eschaton » du Nouveau Testament) est en jeu à chaque moment de l'histoire et pas seulement à la fin des temps. C'est ainsi que certains chrétiens réagissaient à Dachau devant le cas des malades atteints du typhus : le choix entre une attitude d'exclusion de ces hommes ou au contraire de solidarité avec eux était un choix qui engageait le type de société de demain, celle d'après la guerre et les camps. (Cf. « L'honneur de liberté », J. Sommet, Paris, Le Centurion, p. 104 et ss).

Faut-il lire l'histoire entière comme il nous a proposé de lire celle de Jésus de Nazareth, une succession de « kairoï », c'est-à-dire de moments de grâce, à saisir ?

Des lacunes

Dans notre travail, nous avons peu évoqué le lieu où nous citons l'Esprit le plus souvent, où nous l'invoquons comme tel, je veux parler de la liturgie et de la prière.

Nous avons peut-être trop posée la question de l'Esprit sans référence suffisante, au moins dans notre première journée à une problématique trinitaire. Hier, Jacques Sommet l'a posée à partir d'une position christologique forte. Il me semble qu'il nous faut y revenir.

L'Esprit de Dieu au cœur d'une problématique trinitaire

Jésus et l'Esprit de Dieu

Jésus est conçu de l'Esprit de Dieu (Mt 1,18-20 ; Lc 1,35). Ce même Esprit l'introduit dans sa mission de Messie - Envoyé - de Dieu : il le reçoit au baptême.

me (Lc 3,22), est saisi par lui et emmené au désert. Cet Esprit ouvre sa mission à la synagogue de Nazareth (Lc 4,16-21).

Sur la croix, c'est ce même Esprit qu'il rend à ce Dieu qu'il appelle Père : « Père, entre tes mains je remets mon esprit » (Lc 23,46), reconnaissant ainsi une relation de filiation. Il y a donc, certainement, un rapport entre cet accueil en plénitude de l'Esprit et la condition filiale. Cet Esprit, Jésus fait à ses disciples la promesse de le leur envoyer d'auprès du Père après son départ (Jn 16,7).

Que signifie alors être ou devenir disciple de Jésus le Christ ? C'est sans aucun doute recevoir cet Esprit promis par lui mais c'est aussi en vivre à la manière dont Jésus en a vécu. C'est à cette condition que nous pouvons être des fils dans le Fils.

L'expérience de la rencontre et du dialogue

La question de l'Esprit n'est pas d'abord pour nous une question dogmatique ou apologétique. Elle est d'abord une question de vie qui nous est posée par la rencontre quotidienne avec des hommes et femmes qui ne partagent pas la foi chrétienne.

Là, en effet, dans cette rencontre, nous faisons l'expérience d'un dialogue possible au travers de différences de cultures, de langue, voire de foi en Dieu. Un dialogue où nous faisons l'expérience d'une communication, parfois même d'une communion alors que notre interlocuteur, notre partenaire n'est pas croyant en Dieu ou est croyant sur un autre chemin que le nôtre.

Qu'est-ce qui rend cela possible ? C'est d'abord le fait que nous soyons des êtres humains faits pour entrer en relation avec les autres êtres humains. Mais c'est aussi le fait constitutif de l'homme d'être habité par un même désir d'ouverture à l'autre, d'accueil de quelque chose de sa part, par une capacité spirituelle.

Et lorsque je parle de capacité spirituelle, je veux dire en langage chrétien que tout homme est créature de Dieu et a reçu dans ce geste de création le don de Son Souffle, de Son Esprit (Gn 2,7).

Mais alors comment penser cela selon la Révélation de Dieu que nous recevons dans la Tradition chrétienne ? Quel est le rapport entre cette expérience de la rencontre et du dialogue et l'expérience de Dieu qui est la mienne dans la tradition chrétienne ?

Plusieurs problématiques

Esprit et kérygme chrétien

Par réaction contre un pan-spiritisme qui place l'Esprit partout (« dans tout le train »), les tenants de cette position se retournent vers la tradition scripturaire du Nouveau Testament. Jean Biehler nous y invitait dans son intervention (à la fin de la première partie) : dans le Nouveau Testament la mention de l'Esprit Saint est toujours liée à la confession de Jésus-Christ.

Il citait Max-Alain Chevallier, exégète et pasteur protestant : « Il se trouve qu'aucun texte de la nouvelle alliance ne reconnaît une action de l'Esprit de Dieu dans l'humanité non croyante ; ressentant cela comme un insupportable orgueil spirituel, au lieu de se demander comment s'explique théologiquement ce fait, on invoque de façon fort problématique (mais il est vrai avec l'appui de traditions vénérables) des passages de l'A.T. comme Gn 1,2 et 6 ou Sg 1,7 et 7,22 ss., pour induire dans le N.T., par exemple Ac 17,28, ce qui n'y est pas ». (Cf. « L'Esprit de Dieu dans les Ecritures », in *Initiation à la Pratique de la Théologie*, Tome II, p. 475, Paris, Le Cerf, 1988).

Dans cette position, on se refuse à répondre à la question de savoir si d'autres hommes sont animés par cet Esprit de Dieu révélé par et en Jésus-Christ.

Le Christ au centre

Je situerais ici la position de J. Sommet dans ce qu'il nous a exposé, une position à certains égards paradoxale. Il situe le Christ au départ et au centre de tout dans l'univers, Christ qui ne peut être reçu que dans l'Esprit, et il affirme aussi que l'Esprit agit dans des lieux sans référence à Jésus-Christ, en particulier chez ces hommes qui sont qualifiés de « conscience droite ».

De ces hommes, de ces situations de rencontre et de dialogue avec eux je peux, selon lui, recevoir une parole et l'Esprit même : « l'entends la parole de Dieu pas seulement chez les chrétiens mais chez tous les hommes ».

Mais alors quel rapport y a-t-il entre cette parole de Dieu que j'entends chez eux et ce que je confesse dans la foi chrétienne : à savoir que Jésus le Christ est LA Parole de Dieu, LE Logos ? Il faudrait développer ce qu'il nous disait, à savoir que tout est dit en lui mais que tout n'est pas révélé.

Le Verbe et l'Esprit

Nous reprenons ici l'expression de saint Irénée sur « les deux mains du Père » (2), expression qui rythmait l'intervention de L. Boisset l'an dernier. Nous affirmons ainsi que Dieu dans ce qui nous est transmis dans la Tradition Chrétienne se révèle à l'homme et par son Verbe et par son Esprit et que d'une certaine manière les deux sont conjugués à chaque moment de la Révélation. Il n'y a donc pas d'alternance ou d'époques successives dans la Révélation.

Cette révélation que, nous, nous recevons en Jésus-Christ dans la foi chrétienne, ne se produit-elle pas aussi sur d'autres voies selon ce même rapport entre le Verbe et l'Esprit de Dieu indissociables ?

Ne suis-je pas conduit alors, en obéissance à ce même Esprit de Dieu à recevoir de la part de croyants d'autres traditions une Parole de Dieu non-contradictoire avec celle que j'ai reçue en Jésus-Christ par l'Eglise ? Et cette Parole de Dieu, ainsi reçue, ne peut-elle pas me faire découvrir des dimensions propres et inédites du Mystère de Dieu ?

Il nous faudra alors penser à nouveau la relation unique entre le Verbe de Dieu donné et présent sous forme de « semences » (expression de Justin) avant Jésus dans l'histoire aussi bien qu'au-delà de lui dans l'aujourd'hui et dans l'avenir. Car « le Verbe s'est fait chair » (Jn 1,14) et nous sommes situés là devant l'unicité d'une révélation de la puissance de l'amour de Dieu dans la vie, la mort et la ré-

(2) in Adversus Haereses IV 7,4.

surrection de Jésus, révélation qui ne fait pas nombre avec les multiples manifestations du Verbe de Dieu. Ceci nous introduit à la recherche que nous mènerons dans la préparation et au cours de la session de Christologie de l'été 93.

Conclusion

Je voudrais reprendre ici trois notes de nos échanges sur l'Esprit qui tracent trois traits d'une existence chrétienne, qui puissent, peut-être, faire signe à nos contemporains.

- Premier trait : prendre le chemin de disciple du Christ, à l'écoute de l'Esprit de Dieu, c'est être de ceux qui, comme certains compagnons de J. Sommet à Dachau, disent et vivent le fait qu'aujourd'hui engage demain. Nos choix politiques, éthiques d'aujourd'hui indiquent le type d'humanité que nous engageons pour demain.
- Deuxième trait : les Chrétiens aujourd'hui ont sans doute à être à la fois avec ceux qui espèrent et avec ceux qui n'espèrent plus. Être chrétien c'est peut-être affirmer par sa vie, ses actes et ses paroles que dans toute situation, il s'agit de tenter de vivre. J'ajoute aussitôt la remarque de Serge Baqué : vivre dans certaines situations, comme celles des malades du SIDA qu'il accompagne, n'a plus alors le même sens, n'est plus synonyme de gagner ou de réussir.
- Enfin, troisième trait : malgré les craintes qui se manifestent ici ou là nous sommes invités à aller, comme nous y invitait J. Sommet, jusqu'au bout de la rencontre et du dialogue. Ce qui nous y conduit n'est pas je ne sais quel goût pour le risque ou l'aventure, c'est la structure christologique et trinitaire de notre foi, de tout témoignage, de toute existence chrétienne. Autrement dit, le contenu et la forme du témoignage chrétien sont indissociables du contenu et de la forme du témoignage de Jésus, « le témoin fidèle » (Ap 1,5). Aller jusqu'au bout de la rencontre et du dialogue c'est pour nous une question de fidélité à Jésus-Christ et de fidélité à l'expérience spirituelle qu'il nous est donnée de vivre par grâce.

A L'ETRANGER

Les prêtres de la Mission de France vivant à l'étranger, outre leurs sessions régionales, se réunissent régulièrement lors de leurs passages à Paris. Cette année, fin juillet, ils étaient une quinzaine venant d'Algérie, Tunisie, Cameroun, Tanzanie, Egypte, Argentine, Brésil, Tchécoslovaquie et Asie. Certains y habitent depuis trente ans.

Pour donner une dimension internationale à notre mission en France, il est bon de les écouter parler de leurs pays d'accueil respectifs : évolution politique et sociale, difficile éveil à la démocratie, situation des droits de l'homme, liens avec les Eglises locales. Quelle diversité ! Mais aussi quelle unité, dans leur description de leurs pays frappés, depuis l'effondrement de l'URSS, par un libéralisme dur, avec des zones de misère, de chômage, qui s'étendent. A leur arrivée en France, ils sont tous abasourdis par l'abondance des supermarchés et la richesse collective des Français.

Leur apport est important et même essentiel pour que notre parole ne s'exprime pas uniquement dans la tradition occidentale. Pour beaucoup, vivant à l'étranger, le dialogue avec d'autres hommes, croyants ou non, est le principal sens de leur présence. Cette rencontre nous a rappelé la dimension planétaire de notre vie humaine et religieuse.

B. Boudouresques

Echos de Tanzanie

Hervé BIENFAIT

Hervé BIENFAIT vient de réintégrer la Mission de la Mer, au Havre, après avoir été membre de l'équipe de Formation pendant six ans. Au retour d'un séjour en Tanzanie, il nous livre ses impressions et nous fait part du travail d'Arnaud de BOISSIEU.

Le festin d'Afa et Cosmas

Sourire au delà des timidités, coup d'œil au seuil de la féminité : c'est une des filles du pasteur, devant sa maison, qui nous donne la route d'un lent hochement de tête vers la droite... La main suit alors le regard, le dépasse en déroulant le beau pagne rouge et pointe du doigt le grand accacia, au bout de la place. Nous sommes au centre du village de Kijota, et dans les maïs entre les maisons éparses, tous les chemins se valent, tout semble chemin, on suppose les chemins. Déjà ce matin, pour venir de Singida jusqu'ici... : il n'y a guère de panneaux aux carrefours, la route africaine est faite pour être parlée, demandée. Nous nous sommes souvent arrêtés, parfois pour faire demi-tour.

Hier, après avoir quitté « le goudron » dès la sortie de Dodoma, à 250 km d'ici, nous avons traversé toute une plaine sèche et blanchâtre de « Rift Valley », mais aussi beaucoup de ces zones encombrées de gros rochers fantomatiques, pierres géantes, comme tombées du ciel, construisant natures mortes et cubisme, aux couleurs de la Sainte Victoire de Cézanne. Ont défilé aussi, sur tous les tons de gris, les gros baobabs à la peau d'éléphant lourde, plissée de partout, arborée par dessus des squelettes de toutes for-

mes, longilignes ou plantureux, pluricentennaires toujours, agenouillés ou dressés vers le ciel. Au ras du sol, et comme autant de briques posées dans la savanne, les maisons wagogo se répètent, simples ou doubles, en terre brune, crue : l'enclos des bêtes ferme le carré, des branchages font le toit qui est couvert de terre et porté par les piliers des ancêtres.

A Kijota la tôle ondulée signale ici ou là de meilleurs revenus. C'est vers l'une de ces fermes, au delà du grand accacia, que nous nous dirigeons maintenant. Derrière le mur de torchis, un tas de briques nous signale que nous arrivons bien ! Nous sommes venus rendre visite à deux jeunes frères novices de Dodoma qui se forment ici sur les chantiers de « bio-gaz », au nombre de 5 dans la zone de ce village. Nous sommes à 1500 mètres d'altitude.

Afa est là, dans le trou, la truelle à la main, casquette à visière, anorak et pantalon rapiécés. Deux autres apprentis sont avec lui, et au-dessus d'eux, sur le bord, les observe celui qui doit être leur « makafunzi », l'artisan-moniteur. Le trou fait environ 6 m de diamètre : les parois creusées à la verticale, dans une terre ocre au possible, sont déjà tapissées à la base par un mur circulaire et légèrement bombé : les briques rouge sanguin, cuites au village, épousent une à une les couleurs de la terre, c'est la même terre, et c'est cette cuisson qui leur vaut d'être réenterrées ici, dans leur matière native et première, ajustées l'une après l'autre de main d'homme, en courbe, pour ouvrir autour du fond de ciment une portion de sphère, comme une nature morte fruit de la terre et du travail des hommes, comme un fond dealebasse ouverte encore au grand jour...

Je regarde le geste de la main qui choisit la brique, la sous-pèse d'un resaut, la fait tourner dans la paume, la possède, va la mouiller dans de l'eau, en couvre un côté d'une couche de ciment frais, la couche et l'ajuste sur le lit de briques de dessous, et contre la précédente. Parfois le moniteur reprend d'un mot la pose d'une brique, — elle casse la courbe, il faut recommencer —, ou bien signale à l'un des jeunes qu'il est temps de refaire du ciment. C'est alors qu'Afa lève la tête et nous aperçoit, et joyeux, remon-

te à l'échelle pour nous saluer : « Habari ya asubuhi ! » (Comment sont les nouvelles ce matin ?) — « Nzuri ! » (Bonnes !) — « Kaburi ! » (Bienvenue !) — « Assante sana ! » (Merci beaucoup !). Bonne nouvelle, oui vraiment : il semble être ici chez lui, à l'aise avec les autres, et heureux du travail. Arnaud l'interroge un peu plus, et l'artisan l'encourage à en prendre le temps. Il y a un an, l'évêque de Dodoma, après avoir béni le « biogaz » du petit séminaire de Birwana — debout par dessus de 2 tonnes de bouse de vaches — avait décidé d'envoyer deux frères diocésains en formation sur d'autres chantiers du pays : vraiment j'ai l'impression que la bénédiction continue ici dans ce trou au nord de la Tanzanie, elle continue par la simple présence d'Afa, présence directement évangélique, au service de son pays profond.

La poussière tournoie dans le chantier, blanchit les anoraks et le crépu des cheveux ; en rafales le vent frais cingle sur nos lèvres, et le champ de maïs se change en foire de fanions, faisant un grand frou-frou de dindon dans les chaumes ; il fait un vent à décorner les bœufs, et la poussière soulevée par un troupeau, zébus et chèvres mêlés, passe par là. Un veau s'aventure jusqu'à nous, au bord du trou, étonné, puis rattrape le gros du peloton... Deux gamins surgissent en gesticulant d'un bâton. Derrière, au-dessus des épis, défilent quatre calebasses, portées de haute tenue par des visages de femmes dignes et belles, sur un chemin supposé. Nous demandons à Afa la route du deuxième chantier, où se trouve Cosmas...

Un quart d'heure plus tard, au détour d'un mur de pisé, même surprise de se retrouver juste derrière l'enclos des bêtes, côté champs, au-dessus d'un second biogaz, et toute une équipe au travail. L'ouvrage est plus avancé ici... Ils ont amorcé déjà le renversement de la courbe, et la grande calebasse de briques ici commence doucement à se refermer. Pour la partie supérieure, ils ont changé de brique, et choisi celle d'un village voisin, qui est moins poreuse, et de couleur cuivre jaune. J'admire le geste généreux en ciment, qui pose la brique en surplomb sur la rangée précédente, arc-boutée sur sa voisine, en attente de la suivante ; j'admire la courbe qui s'esquisse

et se risque, et cet art n'est autre, ici à l'autre bout des siècles et du monde, que le faire-mémoire et l'annonce d'une coupole romane, dans le silence religieux des 3 hommes au travail. Cosmas est là, au cœur de la sphère, avec ses compagnons, et il encastre au carré chaque brique l'une après l'autre, avec une patience et une liberté de fondateur. D'ici au-dessus avec le paysan propriétaire, l'artisan moniteur et Arnaud, je peux contempler la création de la voûte. C'est aussi comme une grande calebasse, qui contiendra en vase clos le fumier de l'enclos, et produira le gaz de cuisine et d'éclairage de la maison ; cette énergie, nouvelle au fond du pays, ce sont des mains d'artisans, religieusement appliquées, qui en réalisent le dispositif, pour un mieux-vivre : bientôt le repas familial pourra cuire sur ce gaz. Une manière aussi d'éviter aux femmes la corvée de bois, d'en laisser davantage aux pauvres, de respecter enfin la forêt, ce qu'il en reste...

Alors que Cosmas monte parler avec Arnaud, à côté de son seau de ciment quelque chose de brillant capte mon attention... Je vois maintenant une grosse tête de clou planté sur un piquet de bois, à 1 m au-dessus du fond, et qui visiblement pointe le centre exact de l'ensemble de la construction : y est enfourché le bout fendu d'une longue planche que tour à tour les ouvriers font pivoter en se faisant passer l'autre bout, libre celui-là, et sur lequel un autre clou sert un instant de butée à la dernière brique posée, à distance parfaitement constante du clou central. Ainsi, sous nos yeux, au bout de cette planche qui évolue entre leurs mains dans l'espace, la courbe globale se dessine. Quelques hauteurs de briques plus haut, à chaque rang le clou sera ramené de 5 cm vers le centre : c'est une hyperbole qui fuira à la fin vers le sommet. Je contemple un moment ce savoir-faire, cette sagesse humaine où la simplicité des gestes répond à celle des mesures, où le génie libère du carré de la brique pour oser l'espace et la portée des coupoles. Une autre sphère, plus petite et plus haut située — à la surface du sol — tangente la première : réunie à elle par un tuyau en pente elle en fera le vase d'expansion.

Nous visitons rapidement deux autres chantiers « bio-gaz » dans le voisinage, puis revenons à celui d'Afa, au moment même où les équipes cessent le travail pour aller manger. Nous nous disons que les repas vont se passer soit sur place, une gamelle par équipe, soit sur la place du village : aussi accueillons-nous avec dépit l'invitation incontournable du chef de chantier qui, rang oblige, nous emmène déjeuner chez le pasteur ! Ne pas pouvoir casser la croûte avec les autres, sur le tas, n'est-ce pas rater quelque chose d'important de l'aventure vécue par ici ? Qui plus est, après être entrés par le sourire enjoué de sa fille, nous attendons la femme du pasteur luthérien, un long moment dans une salle de cours vide et austère, aux murs verdâtres et bruns, encore plus décevants... De temps à autre le silence est rompu par le bruit de quelqu'un frappant à la porte, et entre, mais pour s'entendre dire que tous ces jours-ci le pasteur est absent... En faisant les cent pas je jette par hasard un coup d'œil sur le tableau noir : il est couvert de chiffres à la craie, de calculs de portions de sphère et aussi de quelques schémas ; je réalise que nous sommes dans la salle d'enseignement théorique sur le biogaz !

A peine ai-je commencé à déchiffrer qu'arrive alors par la porte du fond l'épouse du pasteur, chemise à carreaux rouge et blue-jean — c'est la première femme noire que je vois habillée ainsi —, une femme d'assez petite taille, solide, qui me donne l'impression d'être maître chez elle, avec une efficacité largement souriante : elle prend le temps de nous accueillir, de faire un peu connaissance, puis... nous demande congé pour aller... préparer le repas... De nouveau, nous voici à 3 dans la salle de cours, avec le chef de chantier, et maintenant le sentiment de retarder tout le monde pour le chantier, cette après-midi. Christopher s'est éclipsé, et attend probablement dans la voiture. De nouveau nous arpentons la salle, je commence à avoir faim, je parcours les calculs de volume sur le tableau : 8 m^3 pour les trois plus petits, 10 m^3 pour celui où se trouve Afa. Je me demande comment lui et Cosmas, qui ont un simple niveau d'études secondaires, peuvent s'y retrouver, comment ces formules savantes leur ont été expliquées. Je crois

aussi que les mathématiques ne suffisent pas aux chantiers en cours, et je sais maintenant que les coupoles prennent aussi leur élan avec du ciment, avec du temps — ou de l'éternité —, avec de la fraternité enfin...

C'est vers 13 h 30 que va s'ouvrir de nouveau la porte du fond, et que de son grand sourire facilement convainquant, la femme du pasteur nous adressera le mot-clé de l'accueil swahili : « Karibu ! » (entrez-donc ! approchez-toi !). J'entre le premier dans la salle à côté, et me trouve dans le passage devant une des filles de la maison, penchée vers moi avec une bassine dans une main, et dans l'autre l'eau qu'elle verse sur mes mains. Me voyant marquer un instant de surprise, elle m'indique d'un regard amusé le savon derrière son épaule, sur le meuble. Par dessus l'autre épaule je découvre alors l'étendue de la table dressée derrière, dans toute la longueur de la pièce... Je trouve l'essuie-mains tout seul. Sourires, remerciements. Je laisse la place au suivant et m'avance pour me laisser placer à table par sa sœur. La femme du pasteur a disparu, sans doute vers les cuisines. Le service a quelque chose de somptueux, dans la simplicité. Les assiettes sont en céramique ! Il y a des couverts pour tout le monde. De belles tranches de papaye mettent de leur couleur au milieu des saladiers et des plats traditionnellement recouverts avec du linge propre.

Les invités entrent l'un après l'autre, et derrière ceux auxquels je m'attendais — Arnaud, le chef de chantier, Christopher notre chauffeur —, quelle n'est pas ma surprise de voir entrer Afa, d'un bon rire jeune et paysan, suivi de ses 3 compagnons, puis de son maître artisan en tenue neuve, et ensuite arrive Cosmas ainsi que son équipe, l'un après l'autre, et tous dans un ensemble aussi naturel et digne que ce moment sacré peut dresser entre nous, un ensemble comme une procession heureuse de part et d'autre de la longue table, une communion de silence et de regards entendus après le partage du travail, et les bas-côtés de la nappe se remplissent, et la maison du pasteur se peuple, et voilà maintenant l'équipe du 3^e chantier, et à l'entrée la cruche d'eau ne semble pas désempir ; chacun se frotte les mains et nous rejoint, prend place dans ce petit monde réuni du travail, debout autour de la

même table, jusqu'à l'arrivée du dernier de la 4^e équipe. Alors quelqu'un entame la prière de bénédiction, prononcée d'un seul homme, en swahili ou au plus intime de nous-même, intime conviction, oui, de cette grâce qui passe au partage de midi et que nous sommes ici pour accueillir.

Nous nous asseyons, et dans un bruit heureux d'assiettes et d'encouragements, découvrons les plats devant nous : ugali, épinards et haricots rouges. La frugalité tanzanienne se change sous nos yeux, dans nos yeux, très vite à nos palais, en festin vert-blanc-rouge. Les filles de la maison apportent le piment, et entre les épaules, versent dans nos verres du vin rouge de Dodomoma ! Je me régale avec ce repas pourtant maintes fois pris déjà, mais aujourd'hui autrement préparé, partagé, pour ainsi dire prié. Offrande et cuisson longuement préparée par les femmes, fruit de la terre, de la vigne et du labeur des hommes sur les chantiers.

Dans l'ugali qui fait bloc — de la semoule de maïs —, on tranche au couteau ce qui vient constituer dans l'assiette la partie ferme de la nourriture, le support pour le reste du repas : on y dépose les haricots rouges et leur sauce, qui apportent ce qu'il faut de protéines ; on y ajoute sur le bord les épinards ou autres feuilles cuites avec leurs petits oignons — la part plus raffinée du repas —. Un peu de gros sel encore coloré de cette terre du pays révélera les accents profonds de l'ensemble. Un peu de piment emporte le tout... Je déguste pour ma part en profonde communion et reconnaissance.

Les assiettes sont plutôt vite épuisées, et nous nous resservons. Quelques-uns, de l'ugali, pétrissent des boulettes au creux des mains, et les trempent soit dans les haricots, soit dans les épinards, avant de les porter à la bouche. Chacun goûte en partageant ce qui va sans dire, un silence paisible et reconstituant, relevé de quelques mots ici ou là, pour mieux partager, faire circuler, partager aussi le plaisir, apprécier le moment.

L'un après l'autre nous tendons la main vers la papaye dont les tranches ciselées permettent d'éviter toute cuiller et déguster directement les doigts sur

la bouche ! Elle est douce, onctueuse, et le vin sucré lui sied encore autant qu'à l'ugali. J'essaie de prendre le temps. Mais rien ici n'est lourd, pas même le rite du repas qui reste bref et frugal. J'ai déjeuné chez le pauvre de la planète, et y ai retrouvé cette conviction qu'elle est notre village, avant qu'il me donne la route à nouveau. Un homme s'est levé, et nous allons le suivre et quitter la table, calmement. Au passage dans la salle de cours, nous remercions l'épouse du pasteur...

Dehors, à l'ombre d'un jeune accacia, une voisine assise à même le sol vient d'allaiter son nouveau-né. Le sein noir magnifique est encore tendu hors du pagne, et l'enfant continue d'y jouer à pleines mains, pour le plaisir, en regardant déjà ailleurs !

**

Le train attendu à Dodoma

Dodoma, capitale à la campagne, s'étire sans lésiner sur l'espace. C'est aujourd'hui mardi, jour de passage du train en provenance de Dar-es-Salaam. Pour aller de la cathédrale jusqu'à la gare, il n'y a pas loin, mais si l'on veut éviter les bains de poussière de la route, le plus simple est d'emprunter le ballast du chemin de fer. On y croise tout du long d'autres piétons, en dominant légèrement les quartiers du centre. Là comme sur tout le plateau environnant, le vent qui passe fait claquer les pagnes, soulage les épaules des porteurs sous les balanciers, soulève les visages voilés sous les seaux d'eau. Une femme, devant nous, porte sur la tête un carré de tôle ondulée surmonté d'un réchaud tout allumé, et le charbon de bois, attisé par le vent, fume derrière elle...

Nous nous déportons sur notre gauche après le passage à niveau, vers un train désaffecté sur sa voie de garage. Tout au bout, la locomotive à vapeur finit ses vieux jours, sous le hangar. De ce côté-ci, au wagon de queue, nous sommes accueillis par le groupe des jeunes vendeurs de raisin : c'est leur base avancée pour attendre le train, un peu à l'écart des quais. Ils sont

assis sur la plate-forme, nous serrent la main longuement, et nous invitent à nous poser là un moment. Chacun a son carton derrière lui, rempli de grappes, avec la rangée à 30 shillings, celle à 40, celle à 50... Tandis qu'Arnaud demande des nouvelles, d'autres encore — par le terrain vague derrière le wagon — arrivent de la gare des autocars : là-bas, se trouve leur quartier principal, « Texas », avec les étalages de fortune, et les stocks de raisin dans les grandes nasses tressées. Cela fait juste 50 ans que la vigne a été implantée ici sur ce plateau et le progrès de ce fruit nouveau — encore un peu cher, le « zazibu », un mot qui vient de l'arabe — prend un air de fête au long de la saison sèche. Mais les réseaux de vente sont durs, et les clients ne sont pas foule. Le train de Dar est attendu, avec paraît-il trois quarts d'heure de retard.

Il est tout juste 10 heures et nous décidons d'en profiter pour remonter peu à peu tout le quai. Ce sont d'abord quelques enfants vendeurs de thé que nous croisons : les gobelets de fer blanc et l'infusion sur le charbon de bois suffisent à espérer le bénéfice nécessaire. Mais est-ce pour la maison, ou pour quelque commerçant ? Leurs chemises et culottes semblent moins rapiécées, moins empoussiérées que celles des petits vendeurs d'eau, dont c'est visiblement l'unique tenue de l'année, haillon d'enfants sans toit sans doute, et dont les yeux nous dévisagent avec plus de crainte et de non-dit.

Dans la foule des voyageurs quelques regards se détachent sur nous, s'interrogent, puis sourient de voir Arnaud blaguer en swahili pour amadouer les enfants. « Mister Twiga ! » entend-on alors crier de l'autre côté du rail. « Mister Twiga ! » renchérit un autre jeune un peu plus loin... Des vendeurs d'objets d'artisanat à qui nous avons déjà promis de venir acheter mes souvenirs, avant le départ, dans la grand'rue. Ce sera délicat parce qu'ils sont 6 ou 7 et qu'il faudra contenter chacun. En attendant, j'examine et j'admire les dessins desalebasses pendues à leurs bras, en particulier une gravure de girafe, cet animal qui est en Tanzanie l'emblème national et dont le nom — « Twiga » — sied si bien à la démarche haute et penchée d'Arnaud — en train d'arpenter le rail —. Et tout le diocèse de Dodoma l'a rebapti-

sé ainsi ! Cela donne, dans la cour de la cathédrale : « Padre Twiga ». Le titre de « Mister », ici, révèle par différence la sécularisation du réseau où a eu lieu le premier contact, et aide ainsi Arnaud à s'en rappeler les circonstances et le lieu.

Nous amorçons la conversation et apprenons que la rumeur annonce maintenant le train pour onze heures. Je regarde autour de moi, et c'est fou comme la foule est nombreuse et calme, chacun à son commerce ou ses bagages, dans l'attente du train de Dar. De riches voyageuses, assises dans leurs plus beaux boubous au milieu des valises, font mine d'égrener avec dédain une grappe de raisin tout juste marchandée. Après ce succès le jeune vendeur nous croise en adressant un « Mister Twiga » entendu, bien appuyé sur l'antépénultième syllabe, et va rejoindre les autres, là-bas au wagon. Parce qu'ils n'ont pas de patente, la police leur cherche souvent des histoires ; « nous ne sommes pas des voleurs », répondent les jeunes qui, de fait, gagneraient à organiser maintenant un peu plus leur travail. C'est ce à quoi voudrait les aider Twiga, en cherchant pour le moment à mieux les connaître. Il m'explique que le retard du train est préjudiciable à la vente : il ne sait pourquoi, mais les voyageurs descendent moins de voiture, achètent moins aux fenêtres...

Le soleil dans les yeux, la foule sur les rails — assise, debout, légèrement mouvante —, nous continuons à remonter toute la station. A ma gauche une vendeuse de poisson se met à rire aux éclats devant la moue de son client — un poisson fumé du lac Tanganika entre les dents, happé en deux bouchées —. Nous arrivons alors devant le stand de droguerie, qui tient bon au milieu du quai, dans la marée humaine : barres de savon, peignes colorés, bibelots en plastique s'étalent avec soin aux yeux des clients. L'étal est fait de planches récupérées, de 36 tailles différentes, arc-boutées ensemble comme elles peuvent, avec des pointes systématiquement tordues : à défaut de marteau, c'est à la pierre qu'on enfonce ici les clous. Le vendeur est un ami, un copain des vendeurs de raisin, plus fortuné, un peu la plaque tournante du groupe sur le quai et Twiga hésite à lui confier le ballon de

foot que nous avons acheté hier, pour les encourager dans leur projet d'équipe : il faut que tous soient concernés, particulièrement les plus en marge, aussi n'est-il pas forcément bon de trop confier aux plus avantagés déjà... Le problème sera de toutes façons abordé à la réunion qu'ils ont demandée tout à l'heure, après le passage du train — pour créer l'équipe —, puisque c'est là que nous leur ferons le cadeau-surprise du ballon.

De nouveau, des enfants, prêts pour la vente de thé chaud, des militaires en permission, un étudiant qui a connu « Twiga » (« Padre ») au petit séminaire de Bihawana, des pousseurs de brouettes d'oranges (la roue est située au milieu sous la caisse, avec beaucoup de cales en bois, et c'est moins lourd au bout des bras, mais plus instable aussi dans les trous du quai, au passage des rails). Un peu plus loin, c'est la longue rangée des femmes, accroupies sur le rail d'à côté, et devant elles, posées sur le ballast, la longue file des gamelles de fer blanc contenant l'ugali : des repas sur le tas, à feu doux sur les braises et les graviers du ballast, haricots rouges à côté, morceaux de viande achevant de cuire dans le jus doré, parfois une gamelle blanche à ras-bord de riz. On s'occupe à la cuisson tout en entretenant la conversation, de bouche à oreille, le long du rang sur le rail. En me penchant je découvre aussi une série de bébés, endormis dans le dos de leurs mères, plaqués sur elles dans l'ombre serrée du pagne. Tout cela sent bon la maison de plein vent, la cuisine familiale offerte à l'heure du voyageur.

Nous sommes en bout de gare et voici que là-bas, dans le soleil, un nuage de poussière commence à grossir et emplir la rumeur ici le long du quai. Une onde se propage dans la foule et les têtes par centaines se tournent vers la colline au loin, ou sur l'oreille voisine ; on ôte les couvercles des gamelles et dessous le feu est réattisé, des gens se lèvent et traversent les voies ; je croise des enfants vendeurs de beignets, d'autres d'arachides, d'autres encore de bouteilles de Fanta. Ce n'est pas la bousculade mais c'est comme un grand mouvement populaire sur des marges étroites, c'est le train qui arrive, et là-bas à l'autre bout de la gare les vendeurs de rai-

sin accourent à travers les voies, les cartons sur la tête et déjà des cris de vente, très vite sous les fenêtres, dans le grincement des freins sur les roues, qui s'immobilisent. Il est 11 h 30.

Il y a du monde aux fenêtres et sur les marchepieds, sur le quai déjà au milieu de la foule d'ici, et c'est une véritable effervescence maintenant. Je revois passer, fièvreusement, tous ceux et celles croisés un à un depuis ce matin, la vente ambulante va atteindre son activité maximum et cela pour les 3/4 d'heure d'arrêt du train. On vend aux bras tendus par les fenêtres, on hisse à bouts de bras les cartons d'en bas, on ramasse le billet atterri dans les pieds de la foule, on cherche en catastrophe de la monnaie, et Twiga remplace un instant le vendeur, sous le rire époustouffé de 3 voyageuses dans leur compartiment ; il faut un papier d'emballage et l'on court derrière en emprunter au stand de droguerie, on fera les comptes plus tard. On rit quand on a bien vendu, un enfant plus inquiet repasse avec son carton encore presque plein de Fanta.

Nous butons alors sur Williams, un grand ado rehaussé sur des rangers de fortune, qui sourit en déployant une guirlande de sachets plastique remplis de raisins secs : il en a comme ça quelques dizaines, c'est une trouvaille qu'il a su exploiter avec son sens du progrès et sa grande honnêteté — « le seul qui jusqu'ici m'a rendu rigoureusement toutes les petites sommes d'argent avancées », me dit Twiga — ; une mise en valeur prometteuse du raisin de Dodoma, à 100 shillings le sachet ; un nouveau débouché possible pour les vendeurs s'il arrive à en convaincre d'autres de s'associer pour mieux commercialiser à l'extérieur. Nous lui achetons quatre sachets pour la réunion tout à l'heure, et le laissons courir de nouveau sous les fenêtres du train, avant le coup de sifflet de départ.

A l'avant la loco a été détachée ; elle fait quelques manœuvres, en klaxonnant pour écarter les piétons, jusqu'au poste à gazoil le long du hangar. Les voyageurs chargent des bagages en tous genres. Le remblais grouille de tenues de toutes couleurs, de paniers pleins ou vides, de cris de harangue et de tintements de gamelles. A la buvette officielle de la gare des brochet-

tes crépitent sur le feu de charbon de bois. Trois oranges s'échappent d'une brouette arrêtée tout net dans un nid de poule. Frôlements de boubous et regards furtifs d'enfants dans les dos. Mélange naturel de visages, d'âges, de destinations ; moments insoupçonnés où se réveille en chacun et dans la foule entière, au bout de l'attente, le voyage qu'on a tous profond dans le sang, le sens de la route reçu des ancêtres et qui refait mémoire, insaisissable et débordant en ces instants d'émotion sereine.

La loco revient à sa place, et pousse un coup de corne. Imperceptiblement, contre la foule mouvante, la tôle des wagons commence à glisser, les marchepieds à se garnir ; mais d'ultimes achats se concluent encore sur le quai, sans trop de hâte. Sur le rail les roues tournent un peu plus vite, les fenêtres commencent à défilier, et à l'une d'elles une femme en passant pointe du doigt le carton de raisin d'un des jeunes ; l'ayant bien recalé sur sa tête il se faufile dans la foule et reste à hauteur pour marchander avec elle ; le train prend de la vitesse maintenant et il tend une grappe tout en commençant à courir en petites foulées, attrape le billet, revient déposer son carton aux pieds d'un collègue, lui emprunte un peu de monnaie, et repart à grandes enjambées, à travers tout le monde, rejoindre sa cliente ; elle a le temps de reprendre la monnaie, ou une partie, et quelques mots s'échappent encore dans le virage en direction de la cathédrale, vers les collines jaunes et leurs gros rochers comme tombés en travers du plateau. Le vent emporte la poussière du train qui part en fumée dans l'ouest...

Déjà la foule quitte le quai, se disperse comme les bras d'un fleuve cherchant tous les passages possibles. Les jeunes vendeurs de raisin traversent les voies et se retrouvent vers le train désaffecté, puis vers le terrain vague où commencent des « règlements de compte », courtois mais précis — l'un a emprunté de la monnaie à un autre, qui « doit » un papier d'emballage à un troisième, et le dépannage d'1 ou 2 grappes de raisin blanc, sans compter la mise en commun des bénéfices entre associés, le remboursement des avances, etc. —. Toute cette mise au point dure le temps qu'il faut pour rejoindre « Texas » et la poussière de la gare des bus.

Ils semblent assez fiers de notre présence à ces moments plutôt délicats entre eux, en attendant la réunion quelques rues plus loin, et qui du fait du retard est reportée à jeudi, après le train... Elle consacrera dans la création d'une équipe de foot l'entente et le chemin qu'ils font ensemble. J'y serai moi aussi, et j'y goûterai un grand moment de fondation, vécu dans le respect les uns des autres, où les différents postes seront répartis avec discernement et réflexion, où les pauvres trouveront toute leur place. Il y aura des applaudissements et je remettrai solennellement le ballon au capitaine.

Quelques jours plus tard, en allant leur dire au revoir la veille de mon départ, nous n'en trouvons que deux de permanence à Texas, derrière les étals noirs de raisin : nous apprenons que tous les autres sont à l'entraînement sur le terrain vague ! Nous rendant là-bas, avec émotion nous retrouvons le cercle en « petites foulées et extensions », capitaine au centre occupé à lancer le ballon à chacun, et chacun son tour, d'une « tête » renvoyant la balle au centre, passe devant nous en sautillant et me serre la main d'un regard qui en dit long sur la fraternité qui se tisse par ici, sur l'avenir qu'elle est en train d'ouvrir... Nous n'avons pas arrêté le mouvement d'ensemble, et tandis que nous repartons vers la voiture, la ronde continue... La balle au centre est renvoyée sans cesse à chacun à la périphérie... Feront-ils prophétie ? Il y a d'autres bandes de jeunes à Dodoma : les vendeurs de souvenirs et les crieurs de direction, et tant d'autres encore... Je me dis aussi qu'ils nous apprennent la grâce et le prix de l'attente : nous savons écrire tant de choses et d'études sur la pauvreté, mais nous supportons mal celle d'attendre... Or « Celui qui est soumis à l'arbitraire est suspendu au fil du temps ; il attend (la situation la plus humiliante...) ce qu'apportera l'instant suivant. Il ne dispose pas de ses instants ; le présent n'est plus pour lui un levier pesant sur l'avenir ». (Simone Weil : *la Pesanteur et la Grâce*). Et pourtant les jeunes vendeurs de raisin, devant le train attendu à Dodoma, m'ont appris la grâce d'attendre... le bon moment.

Le peuple égyptien nous interpelle

Depuis presque dix ans, la Mission de France a créé une équipe presbytérale dans le Machrek, en Egypte :

- pays où 90 % des habitants sont musulmans et où 30 % des enfants travaillent ;
- civilisation prodigieuse, dont l'avenir économique est soumis aux lois du marché occidental ;
- démographie galopante, avec un million d'êtres humains tous les neuf mois ;
- carrefour pour une minorité de chrétiens, répartie en église plus ou moins amicales.

Cette équipe s'identifie comme « frères du chemin ». Dans le dialogue et l'amitié, elle se laisse interroger par et initier à la pensée Islamique, dont l'Egypte est un haut lieu.

En octobre dernier, Bruno RONFARD, jeune prêtre ordonné en 1990, vient de rejoindre cette équipe. Pour l'instant, il s'investit dans l'étude de l'arabe. Les pages qui suivent dressent en quelque sorte un bilan de cette présence-rencontre au service de l'Egypte.

I - Aperçu sur l'évolution du pays

Le gouvernement s'est livré, pendant la crise du Golfe, à une intense propagande pour justifier sa politique de soutien aux coalisés occidentaux. La durée des bulletins d'informations a été doublée, et de nombreux programmes ont été détournés au service de la propagande nationale : interviews répétés d'émigrés revenant du Koweït ou d'Irak, mobilisation de nombreux intellectuels et religieux pour appuyer la position égyptienne. Les médias officiels ont utilisé massivement l'information occi-

dentale. La chaîne américaine CNN, qui devait être accessible aux habitants du Caire moyennant une redevance, est diffusée gratuitement en anglais 24 heures sur 24.

Cette propagande intense a été d'autant plus sensible que l'opposition égyptienne n'a quasiment pas de moyens d'expression. Certains journalistes ont protesté contre la censure officielle ; quelques syndicats (médecins, avocats) ont bougé ; il y a eu des manifestations dans plusieurs quartiers, près des mosquées, mais la répression a été immédiate avec son cortège d'arrestations.

Cette intense propagande n'est pas sans influence sur le peuple, elle est un des facteurs (avec les mesures draconiennes de sécurité) qui expliquent le calme étonnant de la population égyptienne, quand on la compare aux autres pays arabes.

Mais le peuple n'est pas dupe, on peut regrouper les réactions autour de trois axes :

— **l'axe égyptien** : Il y a en Egypte une grande fierté nationale et un fort sentiment de supériorité culturelle par rapport au reste du monde arabe. Les égyptiens se considèrent comme le centre naturel du monde arabe, ce qui leur fait aussi bien mépriser les bédouins enrichis du Golfe que refuser instinctivement un leadership irakien. Parallèlement on peut noter une grande inconscience du peuple sur le degré de pénétration américaine en Egypte.

— **l'axe arabe** : Le conflit Irak - Coalisés a supplanté le fait de l'invasion du Koweït, qui est devenue une question secondaire. Comme arabes, les égyptiens ont été sensibles au courage d'un Saddam qui ose affronter l'Occident. Les missiles envoyés sur Israël ont été favorablement accueillis dans le peuple. On sent une nostalgie nassérienne, avec une résurgence de l'aspiration à une unité arabe ; cela au moment où, malgré son rapprochement apparent avec la Lybie et la Syrie, l'Egypte se retrouve plus isolée, elle qui avait réussi progressivement à renouer avec la plupart des pays arabes.

— **l'axe musulman** : La vision de ces centaines de milliers de soldats non-musulmans qui piétinent le sol saoudien a quelque chose d'insupportable, pour beaucoup de musulmans. L'Arabie Saoudite, jusqu'ici respectée comme la gardienne des sanctuaires, a perdu son crédit, depuis son accord immédiat au débarquement occidental en masse. Ce qui risque d'avoir des conséquences importantes par la suite.

Diversité des situations, limite de notre approche

Nous sommes en Egypte depuis neuf ans pour deux d'entre nous et quatre ans pour un troisième.

Nos situations ont évolué :

- Jean-Marie SPYCHALOWICZ, de mécanicien stagiaire est devenu enseignant dans une école de quartier, puis dans différentes Facultés.
- Jean-Marie LASSAUSSE a travaillé comme technicien agricole pour une O.N.G., dans une oasis au Sud du Caire, puis dans la mise en valeur du désert au Nord-Ouest du Caire, et maintenant dans la vallée du Nil, près de Miniah.
- Jean TOUSSAINT a commencé comme moniteur de formation professionnelle au Caire et est maintenant lecteur dans une Faculté de Miniah après avoir exercé dans le Delta...

Cela nous donne une variété d'approches : de la ville à la campagne, de la capitale à la province, sans oublier la rue, domaine de prédilection de l'un d'entre nous... Les deux axes actuels de notre présence sont donc le monde de l'enseignement et le monde agricole, et le point commun est que nos insertions nous permettent de rencontrer principalement le monde des jeunes.

Mais il faut reconnaître que cette approche est limitée : des pans entiers de la réalité égyptienne échappent à notre appréhension directe, et notamment le secteur secondaire : tout ce qui tourne autour de la production industrielle.

Un constat commun : la dégradation de la situation économique

Nous n'avons connu ni l'Egypte de Nasser (le « socialisme nassérien »), ni celle de Sadate (la politique de « l'ouverture »), mais nous constatons tous les jours une lente dégradation :

- Le **taux d'inflation** annuelle est estimé à environ 40 % et les salaires ne suivent absolument pas la hausse continue des prix. Les salaires de base ne permettent pas à une famille de vivre. Les Egyptiens sont de plus en plus submergés par les problèmes de la vie quotidienne : double ou triple emplois pour faire face aux dépenses familiales, problèmes de transport, de logement...
- Le **chômage** a beaucoup augmenté, surtout à cause du retour des travailleurs émigrés dans les pays du Golfe (principalement en Irak). La fin du conflit irano-irakien avait déjà provoqué une première vague de retour. La crise du Golfe a provoqué une seconde vague : on estime que plus d'un million d'égyptiens ont regagné leur pays, ce qui a accéléré la dégradation du marché du travail. Les premières victimes sont les jeunes : les « jobs » d'été se sont raréfiés, la durée d'attente pour l'affectation à laquelle ont droit les diplômés a augmenté (minimum 4 ans). Ceci a diminué la combativité déjà faible des travailleurs : quand on a un travail, on se tait pour le garder.

— L'ouverture économique a provoqué l'irruption de produits, de modes de consommation, inaccessibles à la masse de la population, ce qui crée une frustration grandissante.

Une augmentation de la dépendance

— La dépendance alimentaire est la plus flagrante : on estime que l'Égypte, pays à réputation et à vocation agricole, importe près de 70 % de son alimentation. Si le taux d'autosuffisance en blé a légèrement remonté ces dernières années, les autres matières de base sont de plus en plus déficitaires. Le déficit alimentaire a atteint 3,8 Mrds de \$ en 87. L'effort important de bonification de terres désertiques (30 000 feddans (1) par an) couvre à peine les terres agricoles perdues par le mouvement de construction.

Cette dépendance est accrue par les aberrations de la politique agricole : les prix fixés sont de loin inférieurs aux cours mondiaux et ne correspondent pas au coût de production (exemples : la semence est vendue moins chère que le blé lui-même ; un paysan gagne plus en vendant sa paille qu'en vendant son blé). Le marché des cultures vivrières et fruitières et celui de la production agricole ne sont pas soutenus par l'État, ce qui provoque une baisse des cours. Le relâchement du système des cultures imposées a provoqué un net recul des surfaces cultivées en coton au profit de cultures spéculatives (bersim, fourrage, primeurs et fruits), ce qui a aggravé le taux d'insuffisance alimentaire (2).

— Mais la dépendance économique, et donc politique, dépasse de loin le seul problème alimentaire : l'Égypte est de plus en plus dépendante de l'Occident, et principalement des États-Unis... cela est manifeste dans la croissance de sa dette extérieure (54 Milliards de \$ en 1990). Parmi les principales sources de revenus du pays, on trouve l'aide extérieure et le transfert des travailleurs à l'étranger, en forte baisse depuis la crise du Golfe.

Cette dépendance économique modifie profondément le pays, car l'aide est soumise à une contrepartie qui atteint la plupart des centres de décision économique. Le secteur de l'enseignement par exemple est de plus en plus sous la coupe

(1) 1 feddan = 0,42 ha. 70 % des propriétaires ont moins d'un feddan.

(2) Actuellement les cultures fourragères occupent 30 % de la surface cultivée (pour nourrir 4 millions de têtes de bétail), alors que les cultures vivrières représentent 55 % de la surface cultivée (pour nourrir 56 millions d'habitants !).

d'experts américains, qui disposent de leur bureau au ministère. Ces experts interviennent plus particulièrement dans la planification de l'enseignement égyptien...

Les Etats-Unis, et derrière eux les autres pays occidentaux, entretiennent une mince « couche relais » de responsables, fonctionnaires ou autres, qui, en échange de privilèges financiers ou matériels individuels, leur livrent des pans entiers de l'économie. Ces intermédiaires sont désormais en situation « d'obligés » et non plus de « protecteurs ». De plus en plus nous sommes frappés, nous y reviendrons, par le côté « mendiant » du pays.

Un pays en voie de sous-développement

L'Egypte n'est pas un pays sous développé, mais un pays « en voie de sous développement » ou en situation de « mal-développement ». Contrairement à la plupart des jeunes pays d'Afrique, c'est un pays ancien, mais qui a été colonisé tout au long de son histoire. On l'a souvent décrit comme un pays perpétuellement au bord de la catastrophe, qui s'en sort toujours, comme par miracle. Le pays se prépare pourtant des lendemains douloureux.

Tout d'abord à cause de facteurs « naturels » tels que :

- **l'évolution démographique** : malgré une campagne intensive pour le planning familial, la natalité reste galopante.
- **l'épuisement prochain des réserves de pétrole**, que ne compenseront pas les réserves de gaz.
- **le problème de l'eau**. L'Egypte dispose d'une quantité d'eau quasiment fixe (3) (barrage d'Assouan + nappes) pour faire face à des besoins grandissants. Actuellement le problème le plus urgent est moins celui de la quantité que celui du type d'utilisation en agriculture : l'irrigation massive provoque une remontée de la nappe

(3) Voici l'estimation de la situation actuelle (en Milliards de m³) :

RESSOURCES		UTILISATIONS		(France)	
Barrage d'Assouan	55,5	Irrigation	39	Irrigation	4
Nappe phréatique	2,9	Eau potable	3,7	Eau potable	5
Drainage	2,3	Industrie	2,8	Industrie	6
		Niveau fluvial	4	Centr. Elec.	17
		Pertes évaporation	11,2		
	60,7		60,7		

phréatique et donc une salinité croissante de la terre. Par ailleurs elle provoque aussi un phénomène de compactage qui nuit aux rendements.

Mais aussi à cause du recul de la politique sociale.

— **la santé** : L'Etat se retire de plus en plus du domaine des services sociaux. L'assurance maladie existe en Egypte depuis 1964 et couvre environ 7 % de la population. Mais les prestations de cette assurance sont quasi-nulles : faute de budget suffisant (4), le service médical public est de plus en plus déficient, l'Etat encourage le développement d'un secteur privé, inaccessible à la masse dont le seul recours devient les associations de bienfaisance (particulièrement islamiques).

— **l'urbanisme** : L'Etat maîtrise de moins en moins l'urbanisme : 70 % des constructions sont informelles. Des villes nouvelles ont été créées autour du Caire, mais certaines d'entre elles sont des villes-fantômes, faute d'habitants. L'Egypte fait un réel effort pour améliorer ses infrastructures, mais les équipements sont souvent saturés dès leur mise en service.

— **le déclin du système des coopératives**. Les coopératives de consommation permettaient jusqu'ici aux plus pauvres de subsister, en leur fournissant les produits de première nécessité à des prix subventionnés.

L'Etat, devant la croissance rapide du volume des subventions, et sous la pression du FMI, tend à supprimer graduellement le système des subventions, ce qui produit des hausses énormes (5). Les coopératives agricoles sont tombées peu à peu en désuétude et ont été remplacées par des « banques agricoles », responsables du crédit agricole et de la tenue des comptes des cultivateurs. Les conditions des prêts sont telles qu'elles ne présentent aucun intérêt pour les petits agriculteurs.

— **l'enseignement** : L'Egypte n'a pas réussi à éradiquer l'analphabétisme : 60 % de la population est encore analphabète et 30 % des enfants ne vont pas à l'école. Le principe de l'enseignement gratuit est de plus en plus contredit par les faits, à cause du développement massif des leçons particulières et aussi des multiples contributions que demandent les écoles aux familles. Il faut noter que sur les 20 Millions d'Egyptiens qui ont moins de 15 ans, 2,1 Millions sont au travail, dont 1,4 Million

(4) Le montant de la cotisation par rapport au salaire est de 3 % pour l'employeur, 1 % pour le salarié.

(5) Un exemple : le prix de la bonbonne de gaz a été multiplié par 2,5 d'un seul coup.

qui ont entre 6 et 12 ans : le travail des enfants reste un phénomène très important dans la société égyptienne.

— le problème de l'**incompétence** : Une des richesses de l'Égypte, c'est sa population, et donc son potentiel de « matière grise ». L'école devrait être un lieu de fermentation car elle représente un des lieux stratégiques de l'avenir de l'Égypte. Malheureusement, l'enseignement se détériore dans les écoles gouvernementales aux classes pléthoriques.

L'élite égyptienne actuelle, formée à l'ancienne, est encore compétente, celle de demain risque de ne pas l'être car elle est principalement composée de gens arrivés par le fric et mal formés. Nous faisons ce constat à partir de nos contacts journaliers avec les étudiants dont la plupart ne sont pas formés à réfléchir et à s'adapter. L'Université égyptienne, à de rares exceptions près, est devenue une vaste entreprise de distribution de diplômes, acquis principalement en apprenant « par cœur », mais inutilisables sur un marché du travail, déjà fort étroit. La majorité de ces diplômes sont dans le domaine littéraire. Ce phénomène, commun à la plupart des pays d'Afrique (60 % de diplômes littéraires), accroît l'inadéquation entre la formation et les besoins.

— la **corruption** est devenue un phénomène généralisé.

La dépendance économique a engendré, nous l'avons vu, une « couche relais » qui tire son profit de la relation avec les étrangers. Cela est particulièrement manifeste dans les projets de développement, dont un montant non négligeable est détourné par des parasites.

Le faible niveau des salaires officiels pousse tous les salariés à trouver des revenus annexes. Dans l'administration tout s'achète, y compris les papiers officiels. Les écoles, les facultés s'ingénient à percevoir de l'argent des étudiants. Les enseignants vendent très cher des photocopiés, dont le contenu est la plupart du temps intégralement « pompé » de sources non-citées.

Les élèves sont quasiment contraints, s'ils veulent réussir, à prendre des leçons particulières, dès l'enseignement primaire. A l'armée, certaines recrues paient les officiers pour être dispensées de la présence à la caserne. Outre la charge financière que cela représente pour les gens, ce phénomène cause une dégradation de la société : l'autre est de plus en plus considéré exclusivement selon le profit qu'il peut rapporter. Les réseaux de solidarité sociale se cassent.

Evolution idéologique : De l'arabisme à l'islamisme

— le déclin de l'arabisme

Si l'on considère l'évolution de l'Egypte depuis le début du siècle, on constate que la plupart des pas décisifs (les luttes de libération, l'indépendance, la décolonisation, le conflit avec Israël) ont été accomplis sous la bannière de l'arabisme. Par suite de l'incapacité (entretenu par l'Occident) de la Nation arabe à trouver un minimum de cohésion, ce courant se porte mal aujourd'hui et ne fait plus recette. Les slogans de l'arabisme sonnent de plus en plus creux, les projets d'unité se font et se défont ; les Egyptiens doutent donc de plus en plus de l'avènement d'une Nation arabe.

— la montée de l'islamisme

L'islamisme a pris le relais, avec toute son ambiguïté. Cette étiquette fait peur à l'Occident qui est loin d'imaginer la diversité des courants islamistes.

— L'islamisme repose d'abord sur un fait de société, difficile à comprendre pour des gens imprégnés de laïcisme : **la fidélité viscérale du peuple à son identité musulmane**. Cette fidélité viscérale fait de l'Islam, et tout particulièrement de sa Loi religieuse (la « Sharia ») une référence suprême, intouchable dans le discours, même si, en pratique, elle est souvent négligée ou même non-respectée. L'Islam reste la référence culturelle essentielle, le point de repère et le lieu de l'espérance, dans un monde où les valeurs traditionnelles sont mises en question et où l'avenir s'annonce sombre.

— Les lieux traditionnels d'engagement sont en perte de vitesse : les partis d'opposition sont muselés, l'activité syndicale est soigneusement contrôlée, elle est même interdite dans les Universités. Les Groupes Islamistes (Gamaat Islameyya) sont désormais les seuls lieux d'expression possible du mécontentement généralisé (6). Ce sont par ailleurs les seuls groupes d'action sociale effective dans les quartiers.

Il est difficile de cerner la « mouvance islamiste » dans un pays comme l'Egypte. On peut estimer qu'elle compte de 15 à 20 % de sympathisants (soit 5 Millions

(6) Sadate, avec sa politique de l'ouverture (l' « Infitah ») tournée vers les Etats-Unis, avait favorisé, surtout à l'intérieur des universités, l'éclosion de ces groupes Islamistes, pour neutraliser, puis liquider toute l'opposition politique de gauche (socialistes et surtout nassériens, encore très actifs au début des années 70). Mais Sadate n'a pas maîtrisé le développement de ces groupes Islamistes, puisqu'il en deviendra lui-même la cible.

d'égyptiens en âge d'être militants). Ces militants se répartissent entre trois tendances principales :

— **la tendance proche du pouvoir.** Elle regroupe un nombre limité de membres des classes supérieures (hauts-fonctionnaires, commerçants, hommes d'affaire, enseignants...) qui collaborent avec le régime et utilisent l'étiquette islamiste pour gagner la confiance du peuple. Un des exemples les plus édifiants a été le récent scandale de plusieurs « sociétés d'investissement islamiques ». En utilisant la caution de dignitaires religieux importants, certaines de ces sociétés ont collecté des fonds très importants auprès des petits épargnants en promettant des intérêts mirifiques, puis se sont livrés à la spéculation.

— **la tendance « révolutionnaire ».** Son audience est limitée. Ce courant est actif dans les Universités et sa tendance extrémiste est constituée par des organisations clandestines dont la plus connue est le « Jihad ». On peut estimer que le nombre des adhérents à ce courant est d'environ 100 000.

— **la tendance « réformiste ».** C'est le courant le plus répandu, surtout au niveau des quartiers. Son but est d'opérer un réveil de l'Islam au niveau de la vie quotidienne. Ses membres constituent comme un vivier qui alimente le courant précédent. cf. Annexe p. 60).

Cependant, il est essentiel de ne pas oublier que le moteur principal de l'islamisme est un besoin criant de justice sociale, et qu'il est le canal principal pour exprimer une protestation politique.

II - Les réalités de notre peuple nous interpellent

Nos situations

Il n'est pas facile de trouver du travail en Egypte et nous sommes désormais tous les trois situés professionnellement dans le cadre de la « Coopération » soit par le biais d'un projet de développement, soit par le biais du Service Culturel Français. Cette position nous permet de sortir du cadre plutôt étroit des Eglises et d'avoir un contact direct avec les égyptiens, sans préjugé confessionnel. Mais elle présente aussi des contraintes : bon gré mal gré, nous sommes perçus comme des représentants de nos organismes de tutelle, nous sommes également dépendants de la politique suivie par ces organismes.

— JML travaille dans une O.N.G. dont le but théorique est d'établir des échanges et un partenariat Nord-Sud. En fait, ces deux objectifs sont difficiles à réaliser en Egypte, car l'O.N.G. est doublement limitée :

En Egypte, une O.N.G. est acceptée et même désirée dans la mesure où elle apporte de l'argent frais, mais les responsables égyptiens sont peu disposés à aller au-delà, vers l'élaboration d'un véritable partenariat et d'un projet de développement intégré. Les autorités françaises utilisent l'O.N.G. pour effectuer une présence sur le terrain. Mais l'O.N.G. ne dispose d'aucune autonomie. Elle n'a aucun fond propre et elle est donc entièrement tributaire des subventions publiques.

Enfin, la mission d'une O.N.G. est toujours limitée dans le temps (court ou moyen terme) ce qui donne à ce type d'insertion un caractère fragile.

— Les deux autres travaillent comme enseignants dans le cadre du Service Culturel Français avec un statut de recruté local : nous portons l'étiquette du service culturel français, sans avoir le statut (ni le salaire !) des coopérants titulaires. Nous sommes dans une perspective de présence à long terme et non dans celle d'une intervention ponctuelle en tant qu'expert.

Le budget de la Coopération Française en Egypte, important, constitue une sorte de manne autour de laquelle gravitent nombre de « clients », français comme égyptiens. La politique actuelle est de substituer une logique de « projets » à une logique de « réseau ». L'idée principale de cette réforme est la suivante : au lieu de créer un réseau de « coopérants » qui se substituent aux acteurs du pays, il vaut mieux définir des projets ciblés et limités dans le temps en faisant appel à des « experts » qui interviennent ponctuellement.

Dans le service où nous travaillons, un effort est fait pour développer le partenariat. C'est ainsi que cette année, l'un d'entre nous participe activement à un cycle de formation pratique des assistants de Faculté, pour les aider à donner un enseignement plus adapté aux besoins du pays.

Une rencontre qui est d'abord un "être là" physique

En vivant en Egypte, nous ne rencontrons pas d'abord des idées, ni même des faits... mais un pays concret, un peuple de chair et d'os. Nos interlocuteurs et nous-mêmes avons le corps et le cœur en éveil. Le premier lieu de vie dans une ville comme Le Caire, c'est la rue, avec sa poussière et la foule, surtout le jeudi soir, le vendredi et les soirs d'été. Ce premier plan, physique, de la rencontre est indispensable.

Une double source

Les rencontres nous apprennent, nous les vivons comme un parcours d'initiation à l'autre, avec la découverte qu'il y a plus d'amour et d'amitié chez les pauvres, avec aussi l'exigence d'une longue patience, car l'espérance met du temps pour se réaliser.

JMS présente ainsi quelques-unes des sources auxquelles il puise :

« * Je découvre combien l'Islam se construit sur trois piliers : Dieu, le Cosmos et l'Homme.

- Dieu, c'est l'Un, qui crée l'homme à son image et l'appelle à devenir un.
- Le Cosmos : Il y a dans l'Islam toute une prise en compte de la petitesse de l'homme dans le Cosmos, une quête d'harmonie entre l'homme et la nature.
- l'homme : qui est invité à la Droiture.

Le Coran est un texte-source, auquel nous sommes invités à puiser.

Il se présente comme un rappel, qui mobilise et qui engage, porté par un simple homme : Mohammad. Ce rappel est invitation au pardon, appel à la conversion. Il est un souvenir, non pas à ressasser dans la nostalgie d'un âge d'or (ce que font souvent des islamistes) mais à réentendre comme un appui pour l'avenir. Les dernières sourates du Coran (les plus anciennes) s'attaquent à ceux qui font mentir la religion :

« Est-ce que tu ne vois pas celui qui fait mentir la religion ?

C'est celui qui repousse l'orphelin,

Qui n'incite pas à nourrir le miséreux.

Malheur à ceux qui prient... refusent aux autres le nécessaires ».

(Coran 107, 1-3 ; 4,7).

Les prédications officielles sont souvent silencieuses sur ce à quoi appelle la vraie foi : instaurer la justice et répartir équitablement les ressources.

* Ceci me renvoie à la Bible, et d'abord à la dynamique de la fraternité. Le mot « frère » revient 160 fois dans la Genèse : nous sommes frères parce que créés à l'image d'un même Dieu. Ce Dieu nous donne du large parce qu'il nous aime. L'homme croyant est appelé à répondre à un amour par un amour. Cette fraternité est à vivre, comme le dit le Deutéronome : « Tu n'endurciras pas ton cœur, ni ne fermeras la main à ton frère pauvre » (Dt 15,7).

* Le thème de la conversion est aussi commun aux deux traditions. J'essaie d'écouter l'Évangile à partir de la phrase clé de Nathan à David :

« C'est toi, cet homme » : par ta vie, tu participes à ce que tu dénonces.

* Le thème de l'Esprit élargit la rencontre. Dans le Coran, Jésus est un prophète de l'Esprit, et la réflexion des premiers chrétiens fait un lien entre l'Esprit et l'expression « fils de Dieu », qui fait si souvent problème : « Tous ceux qu'anime l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu. (Ro 8, 14).

* Pour nous chrétiens présents en terre d'Islam, le ministère de Paul constitue une référence essentielle. Paul, dans son discours à l'Aéropage, un des plus attestés historiquement, ne fait pas référence à la filiation divine de Jésus :

« Dieu fait maintenant savoir à tous les hommes d'avoir tous et partout à se repentir, parce qu'il a fixé un jour pour juger l'univers avec justice, par un homme qu'il y a destiné en offrant à tous une garantie en le ressuscitant des morts ». (Ac 17/30,31).

Quelques points de repère

Face à l'ampleur des problèmes, face à l'évolution plutôt inquiétante de ces dernières années, nous n'avons pas de recettes. Nous sommes étrangers, hôtes d'un peuple qui est le premier acteur de son avenir. Nos situations font que nous sommes compromis, mais sans avoir d'autorité réelle, dans les relations financières et donc politiques qui existent entre notre pays d'origine et le pays qui nous accueille. L'essentiel nous paraît moins la réussite de tel ou tel projet que le changement de mentalité qu'il produit. Ce qui revient à dire que la priorité reste à un travail de conscientisation, sous des formes variées.

Face au développement de l'incompétence et de la corruption, notre espoir est que les partenaires égyptiens, tous ceux avec lesquels nous travaillons, avec lesquels nous vivons une relation d'amitié et de fraternité, trouvent une chemin de dignité et de liberté.

J.M.S. exprime ainsi les axes du cheminement avec de jeunes égyptiens :

« — **Encourager** les jeunes à analyser la réalité où ils vivent, en dénonçant éventuellement les lieux communs, la propagande officielle ou para-officielle (7). Ici, ni

(7) cf le verset coranique : « la fausseté est obligée de disparaître » Coran 17,81.

l'enseignement, ni les journaux n'apprennent à avoir un regard critique, à analyser, à interroger. Seul un approfondissement du regard peut transformer le rêve instinctif de tout jeune égyptien : partir à l'étranger.

— **favoriser une ouverture** à autre chose que l'Égypte ou la vitrine occidentale. Encourager par exemple la prise en compte de l'Afrique, souvent mésestimée ici, alors que beaucoup de problèmes sont communs.

— **inviter à une « vie intérieure »** : on ne peut envisager un changement de société sans un changement intérieur. Les jeunes ont soif d'un « damir » (conscience) mais la société les en détourne. Ils sont donc souvent tentés de s'en tenir à l'apparence (au « manzar »), il leur faut apprendre à relativiser, à relier, à approfondir. Cet appel à une unité intérieure rejoint une des données essentielles de l'Islam qui professe fermement l'unité de Dieu. Cela peut aller pour les musulmans par exemple jusqu'à relire des mystiques comme Ibn Arabi, capables d'insuffler ce « regard intérieur » qui manque tant aujourd'hui.

— **trouver des chemins de solidarité** concrète, prendre les moyens de réussir ensemble. Même si ce chemin est parsemé d'échecs, même si on peut « se faire avoir ».

Ce cheminement de chacun d'entre nous avec quelques amis est comme le joyau de notre vie ici. Avec eux nous essayons de vivre un partage de nos inquiétudes et nous sommes souvent émerveillés par leur accueil et leur confiance.

Une façon d'être prêtre ?

Même si tout ce qui précède ne fait pas référence à notre envoi comme prêtre en Égypte, c'est bel et bien notre façon d'être prêtre ici.

Comment sommes-nous perçus ?

Précisons tout d'abord que nos situations professionnelles impliquent un devoir de réserve : nous ne sommes pas officiellement connus comme prêtres là où nous vivons et travaillons. Cela ne signifie pas que nous mettons sous le boisseau notre identité chrétienne : au contraire, nous sommes très souvent interrogés, questionnés et sommés de répondre :

- sur notre foi (beaucoup plus qu'en Occident !)
- sur notre manière de vivre (surtout sur le célibat !)

- sur nos choix professionnels (pourquoi ne sommes-nous pas venus pour « faire de l'argent » ?).

Nos amis remarquent surtout une **différence** :

- par rapport à ce qu'est pour eux un occidental : Ils notent le souci de rendre service, le souci d'analyser et de comprendre, le fait de s'intéresser à l'aspect religieux. Ils notent aussi l'entêtement à maintenir certaines exigences, à ne pas baisser les bras, à démasquer l'attirance égyptienne pour l'apparence ou la paraître.

- par rapport à la tendance dominante qui privilégie la réussite et l'ambition. Cela apparaît à certain comme une vie à contre-courant, une façon d'inviter à oser se situer à l'écart de ce que déversent les médias ou de ce que répètent les traditions.

Au départ, pour beaucoup de nos interlocuteurs, un chrétien, c'est quelqu'un qui n'a pas encore compris ou découvert la vérité. Quelque chose d'autre peut être dit sur notre foi, à condition de ne pas hésiter à se dire croyant. Cela se fait moins par le discours que, à travers la vie quotidienne, par l'essai de transparence et les solidarités nouées.

Comment comprenons-nous notre ministère ?

pour un ministère de la rencontre

Nous avons été envoyés en Égypte, sans cet envoi nous ne serions pas là. Cet envoi exprime une conviction de l'Église, même si elle est contestée : risquer quelque chose d'Elle-même hors de ses frontières, partir à la rencontre gratuitement, au nom de la fraternité révélée, dans la foi en l'Esprit, dans l'ignorance confiante de demain.

Cet envoi ne répond à aucune attente explicite de la part de l'Église locale qui est peu sensible à notre souci de rechercher une présence en pleine pâte humaine. C'est une situation paradoxale, alors que tant d'attentes se manifestent dans le tiers Monde, tout près de nous, au Soudan par exemple. C'est parfois une situation difficile parce que nous ne pouvons exprimer cet envoi à la plupart de nos interlocuteurs autrement que sous la forme d'une énigme.

Mais une fois acceptée l'apparente stérilité de cet envoi et l'exigence de cette gratuité, d'autres pistes apparaissent, mêmes fragiles. Cette maison qui ne nous attendait pas nous a accueillis et nous accueille, des saluts de paix s'échangent, des reconnaissances s'effectuent, des perles apparaissent. Des signes bien fragiles, souvent ambigus, mais qui disent quelque chose de l'homme et de Dieu. Aussi perfectionnés que soient les moyens actuels de communication, peut-on faire l'économie de ce cheminement patient, malgré la souffrance de rester toujours un étranger ?

Malgré les imperfections de nos vies, malgré nos infidélités **uné résonance d'Évangile** nous parvient à travers ceux que nous rencontrons, une résonance qui ne trompe pas. Elle nous renvoie au Christ, bouleversé par la rencontre des petits et de certains païens. Elle secoue les certitudes dogmatiques dont nous avons hérité, si souvent exclusives et enfermantes et nous invite à accueillir une hauteur, une largeur, une profondeur que nous n'avions pas soupçonnées.

Une des images les plus fortes de ce paradoxe de nos vies c'est peut-être l'Eucharistie célébrée, seul ou avec une poignée de chrétiens, quand retentit l'appel à la prière : Des croyants différents, au même moment, se mettent en prière vers Dieu. Quel contraste entre la petitesse de notre rassemblement, la dimension de ce que nous rappelons (mon sang versé pour la multitude ») et toutes les mosquées qui nous environnent ! C'est un moment privilégié pour choisir, à nouveau, de partir à la rencontre.

une question à creuser

Ce qui nous pose question par rapport au ministère tel que nous le vivons ici, c'est **le risque permanent qu'il devienne une aventure individuelle.**

* Sur place, nous sommes dans une **situation ecclésiale marginale** :

Les chrétiens en Egypte, ce sont d'abord nos frères coptes orthodoxes égyptiens. Nous en connaissons un certain nombre, nous cheminons avec quelques jeunes chrétiens, en essayant de les épauler, nous aimons à prier dans certaines églises, mais il ne faut pas se cacher la distance énorme qui existe entre nos façons de rendre compte de la foi.

Nous relations avec l'Église catholique (réunions de prêtres, communautés de sœurs avec lesquelles nous célébrons) nous font mesurer aussi notre marginalité : No-

tre tentative de partager la vie du pays et d'avoir une insertion professionnelle est tolérée, mais non encouragée, car elle ne correspond pas à une attente.

C'est toute la différence avec la réalité du Maghreb. Ici, en Egypte, nous avons peu de prise sur la réalité ecclésiale. Notre statut de prêtres étrangers latins nous marginalise par rapport à l'Eglise Egyptienne, on peut dire cependant que ce statut nous permet à la fois de la respecter et d'essayer de vivre notre vocation propre.

* Envoyés dans un pays autre, il nous est difficile d'établir un pont avec notre propre pays.

Nous sommes bien conscients qu'une de nos responsabilités devrait être de « reverser » ce que nous vivons, ici, en direction de notre terre d'origine. Or il faut bien reconnaître que cela se fait peu. JML constate la différence avec sa précédente situation en Tanzanie, où les rapports avec des collectifs tiers-mondistes et ecclésiaux étaient nombreux.

Cette question dépasse nous semble-t-il des causes internes à l'équipe (telles que l'instabilité des situations des uns ou des autres). Pour être un pont, il faut des « piles ». Or du côté France, il n'y a pas de piles porteuses. Un projet de développement précis peut mobiliser la solidarité de tel ou tel groupe, un projet de présence-rencontre, à long terme, en pays arabe de surcroît, est loin de déchaîner le même enthousiasme. Au bout de quelques années, les solidarités organiques, nouées avant notre départ, s'effritent et finissent par disparaître. Nous avons à réfléchir ensemble sur les moyens « d'accrochage » d'un projet tel que celui qui nous a été confié.

ANNEXE

Dans son livre « Qabl Es Suqut » (« Avant la chute ») un auteur égyptien, Farag Fawda, fait à peu près la même distinction entre :

— la **tendance islamique traditionnelle** : C'est le courant des « Frères Musulmans ». Son fondateur, Hassan El Banna, refusait de fonder un parti politique. Mais depuis la mort du fondateur, on note une tendance à accepter les compromis nécessaires à l'obtention d'une place dans l'échiquier politique. C'est ainsi qu'en 1984, des députés Frères musulmans ont été élus à l'Assemblée Nationale, grâce à leur alliance avec le Wafd, puis avec le parti du Travail (El Amal) en 1987.

— la **tendance islamiste révolutionnaire** (ou radicale) : Elle est formée de nombreux groupuscules dont le plus célèbre est le « Jihad ». Leur analyse est que la société actuelle est en situation de « Jahilia », c'est-à-dire de paganisme. Cette tendance regroupe principalement des jeunes. Sa doctrine est souvent très primaire : refus de la démocratie et des moyens d'action légaux, choix de l'action violente en vue de la prise de pouvoir.

— la **tendance « plouto-islamique »** : Elle est formée d'individus qui ont accumulé une grande fortune, soit en Arabie Saoudite, soit en Egypte, grâce à l'Infitah. Pour eux l'établissement d'un régime islamique en Egypte constitue le cadre idéal pour continuer leurs affaires et garantir la stabilité sociale du pays. On peut dire que les tenants de ce courant forment une sorte de lobby, particulièrement influent dans le secteur bancaire et dans celui de l'édition.

Par ailleurs, il faut noter que l'apparition du fondamentalisme n'est pas un phénomène réservé aux musulmans. Un sociologue égyptien chrétien **Rafiq Habib** dans son livre « Al ihtigag ad dini was Siraa at Tabaqi » (La contestation religieuse et la lutte des classes en Egypte) fait un parallèle entre l'évolution des musulmans et celle des chrétiens en Egypte. Jadis dominée par la classe possédante, l'Eglise copte a vu apparaître vers les années 40 une nouvelle génération de chrétiens, issus des classes moyennes, opposés à la classe possédante copte. Cette génération s'est scindée en :

— une aile extrémiste qui a fondé « Al Umma al Ooptia » (« La nation Copte »), dissoute en 1954, mais dont il reste, dit-on, des traces encore aujourd'hui,

— une aile réformatrice, menée par le pape actuel : Chenouda III. Beaucoup de jeunes coptes ont alors fait un retour vers l'Eglise et vers les monastères, suite à l'activité importante des Ecoles du Dimanche. Ceci a contribué à un renforcement de l'identité copte.

Du fait de leur statut de minorité, les coptes égyptiens sont moins tentés par l'action politique, mais dans bien des cas, on constate que l'Eglise forme une sorte de ghetto, très attaché à la tradition.

Cette analyse rejoint celle de Gilles Keppel qui note une simultanéité de l'émergence du fondamentalisme au sein de différentes religions et dans différents pays. Même s'il convient de ne pas forcer le parallèle entre l'évolution des deux communautés religieuses, ce type d'analyse a le mérite d'établir un rapport entre les phénomènes religieux et la réalité sociale.

En recevant ce dernier numéro de l'année

abonnez-vous

à

la Lettre aux Communautés

pour 1993

merci

Bulletin de réabonnement page 75

Traversées

« Traversées » est le titre d'un ouvrage publié, en Belgique, aux « Editions Vie Ouvrière », écrit par notre ami, le théologien José REDING.

Ce livre est la réunion de plusieurs articles. C'est parfois un inconvénient. Ici, au contraire, c'est un grand avantage car cela permet une lecture morcelée où l'on peut consacrer le temps que l'on veut à tel ou tel passage. Pour autant, l'ensemble de l'ouvrage est unifié par une préoccupation bien énoncée par le sous-titre : « Recherche de sens et évangélisation dans une société morcelée ». C'est dire à quel point cela rejoint les thèmes de notre recherche * : « Dire Dieu dans une société sécularisée » ou « Dire Dieu dans un monde qui change ».

A mon sens l'intérêt principal de ce livre est de rejoindre le cœur de nos interrogations tout en proposant des pistes de réflexion, qui peuvent dérouter parfois, mais qui invitent alors, justement, à explorer d'autres routes.

Mais pour que le lecteur se fasse lui-même une idée et parce qu'il serait fastidieux de recenser tous les chapitres, nous avons demandé à José l'autorisation de reproduire quelques pages du chapitre intitulé : « Evangéliser dans un monde sécularisé ». (pp. 130-135).

C'est à partir de lieux qui envisagent l'évangélisation comme une nouvelle et surprenante articulation entre action solidaire de libération dans la vie quotidienne et expérience spirituelle de non-évidence de Dieu que je voudrais parler aujourd'hui.

- UN AUTRE POINT DE DEPART :
UNE AUTRE FAÇON DE CONSIDERER
LES RESSEMBLANCES ET LES
DIFFERENCES ENTRE EUROPE ET
AMERIQUE LATINE

a. Une expérience spirituelle fondamentale de structure semblable

Munoz décrit une expérience d'évangélisation nouvelle en Amérique latine. Cette expérience est faite de trois éléments étroitement liés :

- indignation devant la pauvreté et la misère injustes
- étonnement dynamique et émerveillé devant le miracle des solidarités
- lien avec le récit évangélique.

Les personnes et groupes qui font l'expérience des deux premiers éléments entrent, dit Munoz dans une **expérience spirituelle capitale**.

« En fait cette expérience radicale se vit entre croyants et non-croyants. Une fois réalisée, elle nous marque pour l'existence. Et en même temps, elle nous rend profondément différents des chrétiens qui ne l'ont pas vécue. Au point que nous avons souvent l'impression — peut-être fautive — que notre différence d'avec ces

(*) Cf. page 68, un extrait d'une lettre récente d'un prêtre ouvrier dans les B.T.P., travaillant à l'étranger.

chrétiens est au-delà des formules communes de la foi reçue, plus grande que notre différence avec des non-croyants qui ont partagé notre expérience » (1).

L'évangélisation consiste à mettre cette double dimension de l'expérience spirituelle fondamentale en relation avec le récit évangélique et la tradition sacramentelle de l'Eglise. S'effectue alors une fécondation réciproque entre tous ces éléments qui est neuve et bonne. Cette expérience s'effectue dans et avec le peuple pauvre.

Je fais l'hypothèse que l'évangélisation en Europe est susceptible de reposer sur une expérience très semblable faite d'indignation éthique devant l'injustice et d'étonnement émerveillé devant certaines attitudes et actions courageusement responsables et contagieuses. Cela constitue le noyau d'une expérience spirituelle qui se prolonge en engagement.

Cette expérience spirituelle fondamentale se cherche aujourd'hui, en Occident, **des appuis et des relais ouverts** qui puissent lui donner saveur et sens.

L'évangélisation aurait à s'articuler avec cette expérience spirituelle fondamentale sans en revendiquer la propriété — car elle n'est la propriété d'aucune philosophie, d'aucune religion — soit pour la reconnaître et la féconder, soit pour la susciter. Au regard de cette expérience, la question foi - non-foi apparaît, **ici aussi**, secondaire.

(1) R. MUNOZ, Dieu. J'ai vu la misère de mon peuple, Paris, 1990, p. 44.

b. Un enracinement et des appuis culturels différenciés

Quelle serait alors la différence entre l'évangélisation en Europe « sécularisée » et l'évangélisation en Amérique latine ? Puis-je me risquer à une hypothèse ? La différence réside dans la variation des ressources culturelles susceptibles de rendre sensés les liens entre l'expérience spirituelle fondamentale et la foi chrétienne.

D'un côté, l'évangélisation peut prendre appui sur le fait communément admis que Dieu ou les dieux habitent du côté des fondements. Une dimension métaphysique communément acceptée est considérée comme nécessaire au sens. Le Dieu de Jésus-Christ et la foi sont du côté de ces fondements métaphysiques communément acceptés. Bien sûr, à l'inverse des idoles, le Dieu de Jésus-Christ et la foi appellent à la conversion pour inaugurer une nouvelle proximité juste et fraternelle avec les autres et une nouvelle relation réconciliée avec Dieu et avec la nature. Sur cette base, les chrétiens peuvent évangéliser, c'est-à-dire faire chanter un lien fécond entre l'expérience spirituelle fondamentale dont nous avons parlé et la foi chrétienne.

De l'autre, le sens de l'action est donné dans l'action elle-même. Culturellement, un fondement sacré et métaphysique n'est plus communément accepté comme fondement nécessaire du sens. La dynamique libératrice de reconnaissance de l'autre pour lui-même apparaît sensée sans qu'elle soit adossée à une croyance dans un « au-

delà ». La dynamique qui conduit à une communication vraie et exempte de domination entre les hommes reste certes une énigme. Elle pose question et cherche sens.

Dans le contexte occidental actuel, la foi chrétienne est invitée à s'articuler à l'énigme de l'existence humaine solidaire et responsable pour la féconder et la faire chanter. Mais la question se pose de savoir si elle pourra réaliser cette œuvre alors qu'elle ne peut plus s'appuyer sur une culture qui pose d'emblée comme nécessaires les dieux ou Dieu. **Les mots manquent souvent pour une telle opération car les expressions traditionnelles de la foi ont été forgées dans l'atmosphère ancestrale de l'évidence culturelle de Dieu.** L'évangélisation en Europe est une tâche complexe. Elle doit, me semble-t-il, s'affronter à cette question et non la considérer comme résolue d'avance à partir des habitudes séculaires. Elle doit, me semble-t-il, prendre en compte **la possibilité d'une case vide** là où les cultures posaient le sacré et les dieux et là où la philosophie posait l'Être comme subsistant.

« Peut-être le philosophe, en tant que philosophe doit-il avouer qu'il ne sait pas et ne peut pas dire si cet Autre, source de l'injonction, est un autre que je puisse envisager ou qui puisse me dévisager, ou mes ancêtres dont il n'y a point de représentation, tant ma dette à leur égard est constitutive de moi-même, ou Dieu — Dieu vivant, Dieu absent — ou une place vide » (2).

(2) P. RICCEUR, *Soi-même comme un autre*, Paris, 1990, p. 409.

La reconnaissance d'une possibilité de case vide est-elle nécessairement un désastre aux yeux de la foi ou au contraire une chance nouvelle pour la foi chrétienne ? Je ferais pour ma part l'hypothèse qu'elle peut être une chance... à certaines conditions.

Les chrétiens « européens » doivent s'affronter à cette question dans un débat fondamental, mais le faire dans un débat qui soit au service de « l'expérience spirituelle fondamentale ». Le débat, pour capital qu'il soit, ne peut en aucun cas mettre en danger ou faire passer à l'arrière-plan l'expérience spirituelle éthique fondamentale dont nous avons parlé. Les conflits que vit l'Église européenne s'emballent sur la question des fondements religieux. Cet emballement peut voiler l'importance capitale du combat premier et, ce faisant, répondre à des intérêts idéologiques puissants.

« Ces deux mouvements que j'indique : d'une fraternité délivrée, d'une mystique traversant l'abîme du silence, ne doivent-ils pas de quelque façon se joindre ? (...) s'annonce donc ceci : que l'avenir est dans leur jonction » (3).

● LA QUESTION DE L'AUTRE : DE LA VIOLENCE ARBITRAIRE A LA RECONNAISSANCE DONNÉE ET REÇUE

L'Évangile est révélation et inauguration d'un rapport à l'autre qui ne soit pas, en ultime instance, **dévorant ou vomisseur**. Or,

(3) M. BELLET, *L'Église morte ou vive*, Paris, 1991, p. 118.

l'histoire des rapports de « l'Occident chrétien » avec l'autre bruisse de cette violence destructrice. Dans un article consacré à l'anniversaire de 1992, Jean Crozier se demande si l'Eglise reconnaîtra le génocide indien qui a accompagné l'évangélisation. Il y va, dit-il de la remise en question la plus fondamentale qui soit posée par la théologie de la libération : la manière dont l'Occident chrétien traite depuis cinq siècles la question de l'Autre.

« En accordant aux préoccupations d'ordre économique une place prédominante et sans rien oublier des dimensions politiques, éthiques et religieuses d'un tel choix, l'approche des pauvres par la théologie de la libération ne fait pas autre chose que de se préoccuper en priorité du problème majeur de la fin du XX^e siècle. Ce faisant, " la première théologie qui prend l'économie au sérieux " pourrait bien représenter " le plus grand renouveau charismatique de l'Eglise contemporaine " depuis Vatican II. Or la radicale critique du modèle de chrétienté que suppose cette démarche prend à l'aube du 3^e millénaire une importance comparable à la découverte de Colomb en 1492... ».

« L'enjeu est considérable puisqu'il s'agit de la reconnaissance de l'autre, notamment celle des pauvres, y compris celle de l'Indien, pauvre parmi les pauvres. De ce point de vue, ce n'est pas tant ce qu'elle emprunte aux sciences sociales et à ce que ces der-

nières peuvent devoir au marxisme, qui rend la théologie de la libération radicale ou subversive : c'est sa remise en question de la manière dont l'Occident chrétien traite depuis cinq siècles la question de l'Autre » (4).

A ce niveau d'analyse, le défi inscrit dans le rapport entre l'Occident chrétien et l'autre Indien rejoint le défi inscrit dans tout rapport à l'autre. Géré à partir d'une logique d'assimilation ou d'une logique de rejet, le rapport à l'autre est alors enfermé dans une logique de violence. L'Evangile n'est-il pas bonne nouvelle parce qu'il laisse entrevoir à l'homme qu'il peut tenter la traversée de ces logiques violentes, refuser d'être dévorant ou vomisseur, et déboucher sur une reconnaissance de l'autre faite de don et de contre-don ? Le chemin qui se dessine là pour la reconnaissance de l'autre demande qu'on cesse de dire son identité à partir d'un centre unique, fût-il le Christ ou Dieu, qu'on quitte la perspective qui trouve ses assises dans un seul centre à partir duquel tout serait hiérarchisé. C'est entre-nous qui est à travailler.

Il y a tâche urgente pour toute évangélisation : inaugurer la marche vers un « entre-nous » qui sorte de la folie meurtrière et concurrentielle de l'assimilation ou du rejet de l'autre. Et ce, sans verser dans aucune illusion idéaliste. Il s'agit d'une marche harassante parce que passage incessant.

(4) J. CROZIER, L'Eglise catholique reconnaîtra-t-elle le génocide indien ? In Sens Magazine n° 4, Janvier 1992, pp. 15-18.

Et à ce niveau d'analyse, il y a **homologie de structure pour tous les « entre-nous »** : « Occident chrétien-peuples du tiers monde », « chrétien - non-chrétien », « homme - femme », « Dieu - homme », « esclave - homme libre ».

C'est l'intérêt du travail d'Ignace Berten (5) d'avoir montré l'homologie de structure qui existe entre la représentation qu'on se fait de la relation homme-Dieu, celle qu'on se fait de la relation Eglise-monde et celle qu'on se fait de la relation des hommes entre eux.

La question de l'évangélisation devient peut-être alors celle-ci : peut-on penser un rapport à l'autre qui soit réaliste et qui ne se vive pas comme domination, comme conscience active et préservation d'un plus ou d'un moins (plus inversé) ? Peut-on dire et laisser rayonner son identité comme joyau unique et toutefois renoncer à la cultiver comme une unicité d'excellence ?

C'est, à en croire les Ecritures saintes et le dogme central de Chalcoédoine, ce à quoi Dieu s'est essayé en Jésus-Christ. C'est, à en croire les Ecritures et la tradition chrétienne, ce en quoi l'Evangile est différent d'une « religion ». Il est voie et agapè, c'est-à-dire inscription d'une différence qualitative dans toutes les relations, y compris celle entre le créateur et la créature. Ne peut-on envisager que l'inscription de cette différence qualitative puisse aussi

(5) I. BERTEN et R. LUNEAU, Les rendez-vous de St Domingue, Paris, 1991, pp. 249 et ss.

s'effectuer dans des cultures non-religieuses ou sécularisées ? Ou faut-il considérer comme un préalable essentiel de restaurer en Occident une mentalité religieuse ?

En conclusion :

L'invention des chemins d'évangélisation en Europe ne peut s'absenter du grand débat qui s'inaugure entre l'Europe et les autres parties du monde. Les chrétiens seront-ils ferments d'une dynamique de reconaissance ou au contraire resteront-ils enfermés dans des dynamiques mortifères, dominées par les logiques arbitraires et concurrentielles ?

Dans le cadre des célébrations de 1992, deux tâches attendent d'emblée les chrétiens d'Europe.

1) Que les chrétiens d'Europe luttent pour préserver la liberté d'espaces de narration historique grâce auxquels des peuples écrasés entendent dire et redire leur identité et exprimer leur désir de vivre en communication.

2) Que les chrétiens d'Europe travaillent à ce que les Européens accèdent à un espace vrai d'aveu de leurs responsabilités dans l'écrasement de certains peuples et expriment ainsi, eux aussi, le vœu d'une communication continuée... sur d'autres bases ! (6).

(6) J.-M. FERRY, Les puissances de l'expérience, Paris, 1991, t. II, p. 203.

Ayant voyagé à travers le monde, je me rends compte que notre foi est loin d'être universelle. Par contre, il y a un patrimoine commun à tous les hommes, une sorte de langage identique auquel tout l'être vibre : les gestes d'amour sont les mêmes en Europe qu'en Asie ; les désirs de liberté déclenchent les mêmes phénomènes ; les désirs d'avoir un peu plus pour enfin mieux vivre la fraternité et la solidarité qu'il faut construire au jour le jour ; la reconnaissance et la soif d'amitié et de justice... Mais ce patrimoine universel commun est aussi destruction ou domination de l'autre. L'égoïsme est bien le même partout. C'est dans l'ombre et la lumière que se fait un bout de chemin, que se fait la communion.

De cette situation mondialement partagée nous voulons toujours nous en échapper comme si nous étions aspirés par je ne sais quoi. Notre imagination préfère souvent l'ailleurs que la rude réalité journalière, où il y aurait bien des choses à trouver et à inventer pour rendre notre terre plus humaine. Plus profondément, j'en arrive à penser que l'idée même de Dieu est néfaste, parce qu'elle nous arrache à notre condition d'homme (à manipuler avec précaution). Certaines manières de vivre la relation à Dieu m'irritent et sont pour moi un repoussoir. J'en arrive à penser que notre démarche de foi nous conduit à la non-foi : expérience douloureuse de certains mystiques.

Le mouvement et la vie de Jésus furent sans cesse de nous ramener à notre condition humaine et bien sûr de nous conduire au Père. Il est la porte vers le Père mais ce n'est pas nous. Dans ce lieu du désert, je lis et relis souvent les pages d'Évangile. Je suis frappé de plus en plus par l'humain des situations : notre Jésus est un homme et j'aime bien à ce sujet l'hymne aux Philippins. Un homme traité de glouton et d'ivrogne, d'ami des publicains ; un homme qui lance le défi aux religieux en guérissant l'homme à la main desséchée, le jour du sabbat ; un homme qui se fait caresser les pieds par les cheveux d'une femme ; un homme ému et troublé, il pleure devant le tombeau de Lazare ; un homme que la torture transforme en pantin ; enfin, un homme qui meurt abandonné de Dieu qu'il appelait son Père (là se situe la foi qui conduit à la non-foi). Cet homme Jésus est Dieu sur terre de par sa résurrection. C'est l'ouverture du langage universel commun à tous les hommes.

Il y a une espèce d'osmose entre ce langage cosmopolite de nos gestes d'homme et la Parole de l'Évangile. Mais cela ne peut se faire sans une certaine mystique de l'homme. Est-ce que je prie, je ne sais. Mais ce que je sais par contre : cette sacrée page d'Évangile lue et relue me prend aux tripes et ne me laisse pas tranquille. Arrivé là j'aurais des choses à dire sur le sacrement du frère qui est sans doute le seul que je donnerai dans ce monde ou plus justement que je partagerai avec mes compagnons de route.

Michel GENDRONNEAU.

Les pauvres et l'Eglise de Lyon : un défi majeur

(un livre blanc)

« Ne savez-vous pas quel est le jeûne qui me plaît ?

Oracle du Seigneur :

rompre les chaînes injustes, délier des liens du joug

renvoyer libres les opprimés, briser tous les jougs

partager ton pain avec l'affamé

héberger les pauvres sans abri

vêtir celui que tu vois nu

et ne pas te dérober devant

celui qui est ta propre chair.

Alors ta lumière poindra comme l'aurore...

Alors si tu cries, Yahvé répondra : « Me voici ! »

Isaïe 1 - 10

Généralement, la publication d'un livre blanc (*) pose une question importante à l'opinion. Celui-ci, en une centaine de pages, traduit un regard, objectif, mais inspiré de l'Evangile, sur « le monde de la pauvreté » dans la région Rhône-Alpes.

Ce « Livre blanc » n'a pas la prétention d'être une étude scientifique, il veut être le témoignage d'une équipe qui lance un appel pour regarder, comprendre, développer et inventer la solidarité d'aujourd'hui. L'équipe comprenait trois femmes laïques, un religieux dominicain, des prêtres ouvriers, d'autres travaillant dans l'insertion et le responsable du Secrétariat diocésain de la Solidarité.

Ce livre blanc est signe d'Espérance quand il invite croyants et non-croyants à se mettre en route ensemble pour rejoindre tous ceux qui travaillent dans l'ombre et relèvent chaque jour un des défis les plus redoutables de notre temps.

Nous offrons aux lecteurs de la L.A.C. les orientations précises qui achèvent cette réflexion : Ces orientations s'enracinent dans le regard porté sur les réalités de la pauvreté, dans l'étude de ses causes, dans la méditation de croyants. Elles peuvent être essentielles comme guides des décisions à prendre et d'une pratique concrète.

(*) Eglise à Lyon, numéro hors série (prix 50 F) : 1 place de Fourvière, 69005 LYON.

I

« Des pauvres, vous en aurez toujours parmi vous ». Cette parole du Christ (Mc 14, 7) ne nous autorise pas à croire que la pauvreté est fatale, qu'il n'y a rien à faire, qu'on ne peut rien y changer et qu'on ne peut que baisser les bras quand elle nous atteint, ou la plaindre quand on a la chance d'y échapper. Ce serait bien mal comprendre l'Évangile, où le Christ lui-même s'identifie aux plus démunis et aux plus opprimés (Mt 25, 31-46) pour qu'aucun ne se perde (Jn 6, 39).

En milieu rural, dans les espaces périphériques, le vieillissement de la population, la fermeture des commerces et des services sont tels que beaucoup considèrent que la désertification est inéluctable. Dans les couches de grande pauvreté urbaine, l'accumulation des causes et des prédispositions amènent certains à croire à la fatalité de la misère : un malheur n'arrive jamais seul. C'est le cercle vicieux de la pauvreté : la misère attire la misère, au point que certains en arrivent à se croire l'objet de malédiction.

Au nom de notre foi en Christ, ressuscité d'entre les morts, ouvrant un avenir absolu pour l'humanité qu'il est venu assumer en sa chair jusque dans nos faiblesses, nous, l'Église, nous ne pouvons pas prendre notre parti de l'échec social, de la misère qui touchent une part croissante de notre société. **Nous devons affirmer qu'il n'y a pas de fatalisme ni de déterminisme absolu.**

II

Tout ce que l'Église a à faire ou à être dans ses relations avec les pauvres n'est pas **facultatif**. Ce n'est pas de l'accessoire auquel on donne une petite place dans l'activité pastorale. Ce sont **le signe du Royaume** et une dimension évangélique de la Mission qui sont engagés. « L'histoire de l'Église, malgré ses faiblesses et trahisons, atteste que **la défense des pauvres** est essentielle à sa Mission ».

*L'Eglise tout entière est concernée et son option ne peut être que globale : le « caritatif » est certes essentiel, mais les **structures de la société...** et **l'institution ecclésiale** sont aussi interrogées et provoquées pour se transformer.*

III

*La pauvreté et la « présence aux plus pauvres » supposent, pour le plus grand nombre une **information** sérieuse sur ce qu'elles sont : l'étendue, les formes, les causes de la première... les routes prises, leur diversité et complémentarité pour la seconde.*

*« L'à peu près » ou « l'amateurisme » ne peut avoir de place, il est nécessaire de mettre en œuvre ou de développer des **moyens de formation**. Des organisations mènent ceux-ci souvent très loin pour que la réflexion conduise intelligemment la générosité.*

IV

Dans la société et dans l'Eglise, des organisations multiples et diverses essaient de relever le défi de la pauvreté et de trouver leur manière de présence aux plus pauvres.

- **Les routes caritatives** sont premières dans l'urgence. La faim, la maladie, le logement, etc. demandent des réponses rapides. Les discours ne sont pas efficaces.*
- D'autres voies, parfois les mêmes que précédemment, se sont ouvertes à ne pas travailler uniquement pour les pauvres, mais avec eux. Mieux même, le « lève-toi et marche » de l'Evangile invite à penser que les pauvres ont à **se libérer eux-mêmes** dans un compagnonnage, source d'initiative de réveil et de l'homme dans sa dignité.*

— Des hommes, des femmes veulent **lutter contre les causes** de la misère. C'est une route fort importante : celle de l'engagement dans **l'associatif, le syndical, le politique**. Des chrétiens militants sont présents sur cette route souvent ignorée, voire même controversée.

Il est nécessaire que ces orientations complémentaires, sans oublier celle vécue par ceux qui veulent "**être avec**", en "**communauté de destin**" dans un partage total de la vie des pauvres, soient réalisées dans une connaissance et un respect mutuel ; en fait, dans une véritable coordination. Le Secrétariat diocésain de solidarité a été voulu, en particulier, pour la mettre en place.

V

Souvent, on parle au nom des pauvres. Il est urgent de **respecter leur droit à la parole**. Nous avons beaucoup à apprendre pour recevoir d'eux, pour qu'ils soient réellement entendus, y compris quand ils nous disent, sans le savoir, quelque chose du Dieu de Jésus-Christ.

VI

En même temps, l'Eglise a à être « la voix des sans voix ». Pour faire respecter les droits de l'homme, quand la dignité humaine est bafouée, elle ne peut ni se taire, ni rester sans rien faire. Elle a le **devoir de parler**, de faire réagir, malgré les risques, pour rappeler les exigences de la conscience humaine et de l'Évangile.

VII

La solidarité à des **formes nouvelles** qu'il est intéressant de promouvoir dans le sens de la justice, du développement, du partenariat. Les questions posées actuellement autour du « logement social » supposent l'invention associative pour l'utilisation de l'argent et son placement.

VIII

L'Évangile est libérateur, bien sûr du péché, mais surtout de l'homme dans toutes ses possibilités et sa dignité.

Croyant, nous souhaitons voir notre Église vivre sa Mission dans la fidélité évangélique de l'amour de préférence pour les pauvres.

En conséquence, nous sommes conduits à nous interroger sur ce que nous faisons ou non pour proposer la Foi, l'Évangile aux plus démunis et pour leur donner toute la place qui convient dans la vie de l'Église diocésaine et des communautés chrétiennes.

L'annonce de l'Évangile aux pauvres est la condition indispensable pour que la Bonne Nouvelle soit annoncée à tous, elle a vocation d'universalité.

IX

La pauvreté n'a pas de frontières. Elle est présente parmi nous. Mais ailleurs, ce sont des peuples entiers qui sont dans la misère, sans, apparemment, aucun signe de pouvoir s'en sortir et de vivre dans l'espoir.

La solidarité, dans ses formes, est internationale. Notre manière de relever le défi de la pauvreté chez nous, est intimement liée à celle que nous prenons pour le lointain. Les orientations de fond sont les mêmes, elles interrogent nos modes de vie. La différence est dans l'urgence et l'ampleur, en pensant surtout aux peuples qui risquent de ne plus intéresser personne parce qu'ils sont sans matières premières, sans ressources agricoles... et sans formation du savoir.

Toutes ces routes que nous venons de décrire seront toujours à repreciser, à réfléchir, à compléter pour qu'elles soient le terreau des décisions à prendre.